

Antiroad

mensuel, n° 38-39, juin-juillet-août 79.
suisse: 6f. Belgique: 80fb N° double 9f



ON
ARRÊTE.

SANS
DÉCONNER,
ON ARRÊTE.



le journal
qui a la frite!!!

Antirouille

Sans déconner, on arrête!!!

C'est pas une blague...
Pourquoi ? Comment ? Difficile à expliquer. Pourtant, il faut le faire.
Mais QUI va le faire ? Un journal, c'est un entrelas d'initiatives personnelles, de travail collectif, de divergences, de frustrations aussi. Pas facile de vivre à douze pour faire un journal.
Alors, pour cet édito final, signé collectivement « Antirouille », plusieurs de l'équipe ont écrit, en fonction de leur rôle, de leur sensibilité ou tout simplement de leur désir.
Styles différents, éclairages différents, divergences parfois, cet édito à plusieurs voix c'est aussi Antirouille.

ON ARRÊTE

«Dans la galère»

Sept ans après mai 68 ... Deux ans après le dernier grand soubresaut lycéen... Un mois après la fin d'« Actuel »... Antirouille sort son premier numéro. C'était en septembre 1975. Il y a près de 4 ans ...

Pour les lecteurs et les lectrices que nous espérons gagner, mai 68 c'était une histoire d'anciens combattants, les lycées et CET somnolaient dans l'ennui et la répression sournoise, quant à « Actuel » c'était l'affaire d'une autre génération, d'une autre sensibilité et la concordance des dates (fin d'Actuel et début d'Antirouille) fut pure coïncidence.

Bref, l'époque ne pétait pas l'enthousiasme. Pourtant une toute petite poignée d'anciens journalistes de « libé » et d'animateurs décidèrent de lancer un nouveau canard ...

Nous le voulions « de gauche » bien sûr, engagé aux côtés de toutes les alternatives, destiné à un public allant du jeune lycéen au jeune travailleur en passant par les chômeurs, les bidasses (en lutte de préférence ...) les homosexuels les femmes ... etc ... toutes catégories répertoriées par les années passées de contestation.

Existenciel!!!

Nous le voulions surtout existenciel, branché sur la vie quotidienne. La Politique avec un grand « P », la Révolution avec un grand « R » agonisaient depuis longtemps déjà. Il était plus que temps de déboucher le subversif derrière

les problèmes quotidiens. Relations sexuelles, masturbation, timidité, travail, fumette, solitude, suicide, parents, homosexualité ... c'est là-dessus qu'il fallait enquêter, faire parler ...

Mais QUI ferait parler et avec quels mots ? L'âge des fondateurs du projet nous parut, à l'époque, un handicap, question de sensibilité, de langage, de passé. Nous décidâmes donc de réunir une équipe dont la majorité des membres aurait l'âge de nos futurs lecteurs ... Les hasards et les copinages aboutirent à la constitution d'un groupe mixte d'une douzaine de personnes dont la moitié avait dans les 16, 17 ans. Plus tard, Antirouille eut ainsi le privilège de déposer auprès de la commission de la

carte de presse le dossier de candidature du plus jeune journaliste de France ...

En attendant nous étions dans la galère et il fallait ramener. Remplir quatre vingt pages - choisir des thèmes d'articles - faire les enquêtes - écrire les articles - sélectionner les illustrations, les dessins, les BD - réaliser les maquettes - travailler avec les clavistes et les photograpeurs - établir des plannings avec les imprimeurs, les brocheurs et surveiller leur travail - choisir un papier et négocier son achat - s'engueuler avec les NMPP pour le réglage de la diffusion et le règlement des recettes - etc ... Arrêtons là cette énumération sans fin. La périodicité mensuelle nous semblait propice à

un rythme de travail relax où chacun aurait eu le loisir de consacrer du temps à sa vie personnelle et à ses autres sujets d'intérêt. Quelle illusion! Nous étions complètement bouffés par le canard avec cette pénible impression d'être toujours sur la brèche, toujours en retard.

D'autant plus qu'il fallait apprendre à le faire ce journal. Et nous étions loin d'être tous des professionnels. Une bonne partie de l'équipe n'avait jamais travaillé de sa vie. Le plaisir de tenter ensemble une expérience collective nous unissait. Mais l'acquisition des compétences pratiques et rédactionnelles ne reposait que sur quelques uns.



L'équipe d'Antirouille, sur la photo et de gauche à droite: Patrick Benquet, Jean Luc Bennahmias, Arnaud Corbin, Hélène Delebecque, Valérie Parlier, Viviane Mahler, Philippe Foucaud, Gérard Mathieu, et Luc Mahler.

Toujours de l'équipe d'Antirouille mais pas sur la photo: Claire Lapert, Yves Riesel et Pascal Trigaux.

Et les ex d'Antrouille: André Keller et Elisabeth Bollon.

**SANS
DECONNER,
ON
ARRÊTE!**



Claire Lapert (c'est elle)



Photos de Proutaud, et Ben l'inconnu pendant leur séjour à l'armée.

ON
ARRETE!
SANS
DECONNER.
ON
ARRETE!

Réunions interminables

Les yeux fixés sur la ligne rouge de l'autogestion socialiste et armée des principes invincibles de la démocratie, l'équipe commença alors une réunion de travail qui, avec des hauts et des bas devait durer quatre ans. Grammage du papier, dessin de « une », sommaire du prochain numéro, relecture des articles, nouveau fournisseur à trouver ... tout, absolument tout, du moindre détail à la plus importante décision d'investissement fut l'objet de réunions souvent interminables où chacun était fermement prié de donner son avis et donc d'en avoir un, à partir de dossiers techniques ou d'idées proposées par les plus imaginatifs ou les plus compétents.

Les reportages eux-mêmes devaient se faire à plusieurs, en général un « jeune » formant équipe avec quelqu'un ayant déjà une expérience de presse. Mais nous partîmes parfois à cinq sur certains sujets particulièrement vastes, délicats ou ... attractifs !

La lassitude et un réalisme croissant sur la difficulté de l'autogestion et de l'égalité théorique qu'elle suppose nous amena sur la fin à raccourcir ces réunions et à en limiter l'objet. Nous découvrîmes d'ailleurs, lors d'un de nos stages estivaux de réflexion (chaque été l'équipe s'enfermait quelques jours dans une baraque pour réfléchir au journal) que cette sollicitation constante en réunion pouvait paradoxalement brimer l'initiative et la réflexion de certains et que la relecture collective des articles était moins efficace qu'un travail à deux ... Les chemins de l'autogestion se

perdent parfois dans les broussailles ...

En tout cas, autogestion ou gestion tout court, dès le début se posa avec acuité le problème du fric.

Quinze millions de centimes. Dépensés chaque mois. Pour faire « Antirouille ». Rien à voir bien sûr avec les milliards que brasse l'autre presse. Mais suffisamment quand même pour que les mal-intentionnés, les hypocrites ou les naïfs s'interrogent gravement sur l'origine de nos finances.

En septembre 75 Antirouille sortait sur les machines de nos amis de l'imprimerie Gilles Tautin (1). Tirage : 5 000 exemplaires que nous brochions et aggraffions à la main ! Nous étions si peu avares de notre énergie que nous entreprîmes un jour de retracer à la main sur chaque exemplaire un encadré qui avait sauté à l'impression ! 5000 exemplaires, diffusés sur toute la France... Nos ambitions ou notre inconscience n'avaient pas de borne. Ces premiers numéros avaient valeur de test : Antirouille correspondait-il ou non à un besoin ?

Les NMPP ne réglant les recettes qu'avec plusieurs mois de retard, et cette découverte fut douloureuse, il fallait trouver les quelques millions de centimes pour payer cette première esquisse d'Antirouille. Notre liaison momentanée avec une association de jeunes et la création d'une « Association des Amis d'Antirouille » re-

groupant quelques proches nous permit de tenir trois mois. Puis les dettes commencèrent à s'accumuler ... Au 5è numéro nous étions gravement en déficit mais ... convaincus qu'il fallait continuer, augmenter le tirage, se payer une couverture en quadrichromie sur papier glacé ... le délire quoi !.

C'est sans doute cette croyance forcenée dans notre avenir qui convainquit un riche héritier de nous aider. Un vrai conte de fée ! De lui, nous ne dirons rien sinon qu'il entouré de quelques amis qui le conseillaient, il prêtait l'argent qu'il avait reçu d'un héritage, à des opérations qui lui paraissaient dignes d'intérêt. Des contacts furent pris en urgence. A travers de volumineux bilans et perspectives, accompagnés de colonnes de chiffres interminables et d'additions impressionnantes une compréhension mutuelle et amicale s'instaura. 40 millions de centimes furent débloqués. Une goutte d'eau par rapport aux centaines de millions de centimes que nous avons dépensés en 4 ans. Mais c'était la goutte d'eau indispensable à l'homme qui meurt de soif dans le désert. Sans cet argent, à ce moment précis, il n'y aurait pas eu d'Antirouille. Il s'agissait d'un prêt. Un remboursement mensuel était prévu. Cet ami sait déjà que, quand nous bouclerons définitivement les comptes de la SARL « Antirouille », seulement 5 millions de centimes auront été remboursés (2). Il l'a accepté ...



Finis l'artisanat

Et ça repartit ! Finis l'artisanat, le bricolage ! Installés dans nos murs, forts de 12 salariés, d'un tirage qui se chiffrait par dizaines de milliers d'exemplaires, nous al-

lions conquérir le marché potentiel de nos lecteurs et arracher à nos concurrents de la presse débile des pans entiers de leurs lecteurs abêtis mais que nous espérions inconsciemment de-

mandeurs d'une presse « différente » ... Nos espoirs n'étaient pas fous ... Nos ventes augmentèrent et nous atteignîmes rapidement notre rythme de croisière. Campagne de presse, d'affichages ... tout fut fait pour augmenter encore nos ventes. Manifestement nous avions fait le plein. La fureur bienveillante de nos collègues d'affiches nous coûta quelques millions de centimes d'amendes, mais les recettes NMPP restaient d'une régularité exemplaire et malheureusement légèrement inférieure à ce que nous dépensions chaque mois.

C'est ce « légèrement inférieur » qui explique que pendant 4 ans nous avons navigué au bord de la faillite. Les traites mensuelles de papier, d'imprimeurs, les bordereaux URSSAF donnaient lieu chaque mois à des acrobaties périlleuses. Mais les numéros d'Antirouille se succédaient, nous étions toujours là ! Au prix de salaires qui n'ont jamais varié (2400F par mois pour tout le monde). Au prix de souscriptions, de campagnes d'abonnement, de fête de soutien ... Nous avons tenu aussi grâce à quelques amis comme les clavistes, photographeurs et administrateurs de « libé » qui ont su nous consentir des tarifs de fabrication et des délais de règlement plus proches du militantisme que de la gestion financière.

Comme aussi ceux de l'imprimerie du journal « Rouge », « Rotographie » chez qui nous tirions en partie le journal et dont les tarifs n'ont pas de concurrent sur la place de Paris.

Par contre nous tenons à nous offrir ici dans ces dernières pages le plaisir de rouler dans la merde, notre banque, la banque Hervet, 26 Bd Magenta 75010 Paris, qui ne nous accorda JAMAIS un centime de découvert alors que chaque mois plus de 10 millions de centimes transitaient sur notre compte.

Dans la merde également la régie publicitaire « Publicat » 17 Bd Poissonnière 75002 Paris qui, après avoir signé avec nous un contrat de régie, refusa de l'exécuter au motif que nos petites annonces homosexuelles nuisaient à sa respectabilité ...

Oui, nous avions pris la décision d'accepter de la publicité commerciale dans nos colonnes. Trois ans de difficultés financières commençaient à



Yves Riesel (c'est lui)

nous user sérieusement. Mais les maigres profits que rapportait cette concession à nos principes de départ ne compensaient même pas l'augmentation constante des frais de fabrication et des charges sociales.

L'épisode de la publicité nous valut un jour un coup de téléphone surprenant : « Allo, c'est la direction des Editions

Vaillant, on voudrait vous rencontrer ». Les Editions Vaillant c'est le groupe de presse communiste qui édite « Pif Gadget ». Rendez-vous fut pris pour un repas savoureux dans une fameuse brasserie parisienne, aux frais des Editions en question bien sûr, car il ne fallait pas s'y tromper : il s'agissait de parler « affaires ».

Antirouille n'est pas à vendre

Notre décision de prendre de la publicité leur étant apparue comme le signe de graves difficultés financières, les responsables des Editions Vaillant, qui travaillaient depuis quelques temps sur un projet se situant sur le même « créneau de presse » qu'Antirouille, nous proposaient tout sim-

plement de nous racheter. Evidemment ce n'était pas formulé en ces termes. Il ne s'agissait que de nous « aider » en prenant en charge la fabrication du journal et la régie publicitaire avec en « contrepartie », la présence de deux communistes au comité de rédaction. Autant dire que six mois plus

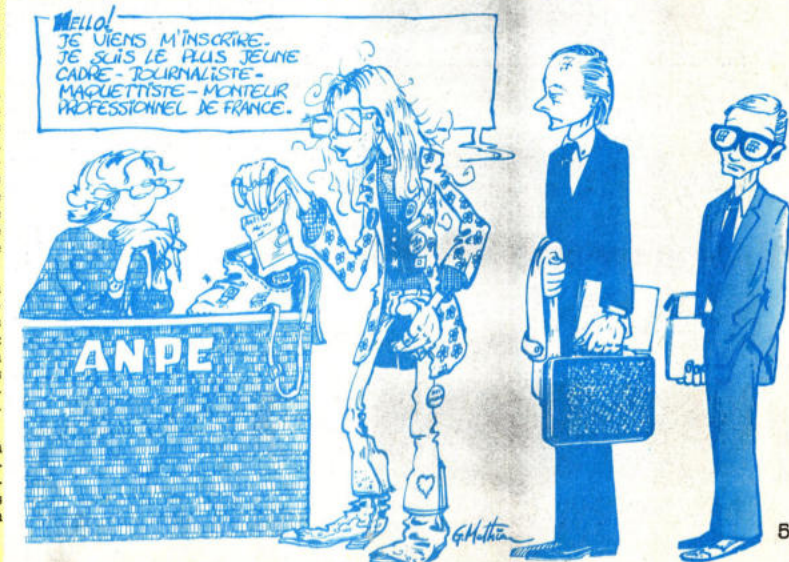
tard nous n'aurions plus eu qu'à prendre la porte de notre propre journal ...

L'épisode nous amusa beaucoup. Etre un obstacle sur les visées du Parti Communiste en matière de presse des jeunes nous aurait presque flatté.

Nous continuâmes à nous battre à pied à pied pour sortir chaque mois le journal. L'espoir d'équilibrer nos comptes nous avait définitivement abandonné et nous oscillions sans cesse entre la fatigue de ce combat permanent pour le fric et le sentiment de vivre une expérience unique avec l'angoisse de devoir peut-être l'arrêter ... Les incertitudes de l'époque ... l'impression souvent de tourner en rond et la lassitude extrême que chacun ressentait de plus en plus finirent par avoir raison de nous.

Quatre ans ... Il était temps d'arrêter ... de passer à autre chose.

- (1) Imprimerie Gilles Tautin, 4 Passage Dieu 75020 Paris. 370 80 96. On les recommande à tous ceux qui ont des journaux de petit tirage à imprimer.
- (2) Petite note à l'attention des fournisseurs à qui nous devons encore de l'argent : patience et confiance; la liquidation définitive de notre compte NMPP qui va prendre plusieurs mois, dégagea suffisamment de recettes pour les payer.





Concilier notre rapport militant à Antirouille et notre volonté de vivre nos loisirs malgré tout, (en route vers les encore moins d'heures que ça) nous fut, parmi nos contradictions, une des plus dure à assumer.



crachez dans vos mouchoirs!

Antirouille s'arrête * : qu'allez vous faire sans votre drogue mensuelle?

Pour des dizaines de dizaines de milliers de lecteurs et de lectrices ... Qu'importe le nombre : pour toi, oui toi, ce sera le trou noir ... Antirouille c'était un minimum de pied dans ce maximum de flip qu'est la vie : de quoi attendre la dose suivante de ce merveilleux journal. C'était comme la locomotive qui t'aidait à traverser le tunnel ... et te voilà largué en route. (NDLR : waow, les images).

Bon ! Mises à part les fausses pudeurs (il en faut bien), on sait pour avoir lu vos lettres, vos poèmes, pour vous avoir vu au journal ... que certains vont avoir l'impression certaine de perdre quelque chose (c'est sûr).

Tous les solitaires, pas les professionnels de la rencontre ou de la petite annonce, non, mais ceux qui perdus à Onzore

sur Grignou, ou à Paris se raccrochent à ces « télégrammes de l'espoir » pour trouver « le » ou « la ». Ceux qui envoyaient à Valérie, préposée aux petites annonces, une boîte d'« After Eight » en remerciement ... du passage d'une annonce. Merci. Il a fallu un bon bout de temps pour séparer le papier du chocolat fondu, mais après ...

Ceux qui n'osent pas en envoyer une. Ceux qui en envoient une et téléphonent pour l'annuler.

Tous les scribouilleux de coins de table qui nous ont cacheté leur prose angoissée.

Mais il n'y aura pas que les solitaires à cracher une larme dans leur mouchoir jauni par le temps. Aussi ceux qui pour être normalement hilares, ne nous en aimaient pas moins. Allez savoir pourquoi, bêtement, il y en a toujours pour s'attacher à un canard et uniquement pour ce qu'il leur apporte.

Alors à tous ceux là, à ceux et celles que j'ai oubliés, à mon papa, ma maman, et toute ma famille, je dis : non, pleurez pas... non, faut pas. Ce fut une belle histoire d'amour entre vous et nous. Non pas de larmes...

Musique. Zoom arrière travelliné, d'environ trente secondes. La plaine apparaît, remplit l'écran. Bientôt ils ne sont déjà plus que douze minuscules points. The End.

* sans déconner : on arrête.



**ON
ARRETE!
SANS
DECONNER,
ON
ARRETE!**



Antirouille, Longwy, Denain, nous montrent le chemin.!!!

On attendait le GUD. Ce furent des «autonomes». Quelques semaines avant le 28 avril, nous recevions de vagues menaces téléphoniques visant directement la fête Antirouille. Un type se réclamant du GUD nous avait expressément prévenu qu'« Occident veille » et qu'il nous le ferait savoir en temps et en heure voulue. Nous étions prévenu. Merci. Mais ici, au square Pétrelle, personne ne se souciait vraiment de prendre ces rumeurs en considération. Nous n'avions pas foncièrement tort. Les nerfs d'extrême-droite n'ont pas voulu braver la pluie.

Par contre, nous avons eu l'occasion d'entrevoir quelques aperçus des espaces infinis de l'Autonomie. Notre vedette surprise, on ne vous l'avait pas révélé, et pour cause, nous ne le savions pas encore, c'était cela. Pour des vedettes, on a eu droit à des vedettes. Des vraies de vraies.

Cette année, nous voulions que la fête soit plus grande, plus sympa, plus réussie que celle de l'an dernier. Nous avions proposé à des groupes, des organisations de tenir des stands dans l'enceinte de la fête. Ainsi invitations-nous, dans ce sens, la « coordinaïtes des autonomes parisiens » à tenir une table de presse et d'informations.

Mais bon nombre des autonomes présents à la fête d'Antirouille, et parmi eux quelques huiles de l'autonomie organisée, ont en guise de cellule grise les canettes et les petits bouillons qu'ils s'amusaient à lancer à la gueule des premiers



venus. Et ça fait glingling quand ils remuent leur caboches un peu trop fort.

Imaginez, vous qui n'étiez pas à la fête Antirouille, la folie douce qui régnait à la Porte de Pantin ce soir-là. Sur que Fellini aurait donné un gros paquet de billets pour filmer ne serait-ce qu'un cm de pelliche. Carrément surréaliste. Tous les « barges » de Paris s'étaient sûrement donné le mot pour se retrouver ici. Les types imbibés d'alcool comme des éponges courraient dans tous les sens. Impossible de les calmer, de les raisonner un tant soit peu. Les bastons étaient dans tous les coins. La grande épopée du Far West, revue et corrigée. Même Bruce Lee s'é-

tait réincarné parmi nous, et comme il était muni de sa paire de Nanchakous, c'était pas triste. Surtout que son voisin, lui, agissait désespérément son cran d'arrêt dans tous les sens, trop vite sans doute, puisqu'il n'a pas vu arriver le grand coup de Nounchs s'écraser sur sa tronche. Bling ... Saignant. Triste bilan tout de même : cinq blessés furent transportés à l'hôpital. Triste bilan financier également puisque sans être déficitaire sur l'ensemble de la fête, nous n'avons toutefois pas pu obtenir de bénéfices.

Une copine du journal a

flics. Facile aussi de défoncer les grillages, facile d'autoréduire (le grand mot ! ...) les stands de bouffe, d'y piquer le fric des caisses, facile de rentrer gratuitement en force. Facile de jouer la carte de misérabilisme à tout crin, en pleurant à l'entrée pour ne payer que 5 ou 10F son billet.

Iraient-ils seulement gueuler aux caisses de l'Hippodrome lorsque les gros trusts de l'organisation des concerts rocks font payer des tarifs exorbitants pour le passage d'une seule vedette ? Quand le prix des sandwiches et des boissons est de six balles pièce ?

même eu la surprise de voir un de ces types lui caresser calmement la joue avec la lame de son rasoir. Manquait plus l'After Shave. Touchante et délicate attention ... Ah oui, mes amis, la fête Antirouille c'était pas vraiment Woodstock, mais c'était bien beau quand même !

Les zozotonomes là nous font sérieusement gerber. Quoi de plus facile que de venir semer la panique à la fête d'un journal comme Antirouille ? Ceux venus ici, dans cette intention, savaient pertinemment que nous ne les attendrions pas avec des chiens, que notre service d'ordre ne serait pas celui de KCP, que nous ne ferions pas appel aux

(3,50F à la Fête Antirouille soit dit en passant). Non. Soit ils restent chez eux, soit ils consomment en bon mouton. Comme tout le monde.

Le comble fut de voir un des petits chefs de l'Autonomie organisée nous hurler à la gueule Antirouille fasciste, gauchiste, réformiste. A mourir de rire.

Finalement, nous nous serions presque demandé si ce type n'était pas, en fait, un humoriste génial. Une étoile sans lumière du second degré. Un Buster Keaton oublié. Hélas non ! Il en bavait presque de sérieux, le pauvre ; tant et si bien que nous ne pouvions plus que nous poser cette grave et ultime question : camarade où va la France ?



Bon, on a fait cette photo ? ... Sans déconner, le dernier numéro d'Antirouille est un numéro historique, il faut bien que tout le monde voie nos têtes, non ?

On avait dit onze heures pour la séance de photos. Evidemment, il y en a qui ne sont pas encore levés ... Tant pis pour eux, ils ne passeront pas à la postérité.

Légendes (de haut en bas) :
Photo 1 : Hélène a de beaux cheveux.
Photo 2 : Attendez ! Je vais faire pipi !
Photo 3 : Où est passé Arnaud ?

Philippe/Foucaud. C'était lui dans son ancien boulot.

Valérie Parlier. C'est elle.

Patrick Benquet, c'est lui.



avec 17 893 correspondants,
en l'an 2082, nous aurions été

les maîtres du monde

(mais nous risquions gros !)

Les ventes d'Antirouille se situaient selon les mois entre 25 000 et 40 000 exemplaires. C'était correct mais pas suffisant. Pour qu'Antirouille ne soit pas en déficit, il nous aurait fallu une vente régulière de 40 000 exemplaires. Certains nous disaient : « mais réduisez donc votre tirage et vous perdrez moins de fric ».

Réduire le tirage, non, on ne voulait pas. Nous désirions être partout, dans la plupart des 36 000 points de vente des Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne (NMPP). Il fallait que le lecteur ou la lectrice puisse trouver son journal aussi bien à Paris qu'à Mazamet ou Dieulefit. Et pourtant chaque mois nous recevions des coups de téléphone qui nous annonçaient que le journal était introuvable dans telle ou telle ville. Pour éviter cela, pendant trois ans, des centaines de correspondants nous aidèrent, collèrent des affiches, contrôlèrent les ventes. C'est en grande partie grâce à ce travail qu'Antirouille était parvenu à une vente moyenne de 30 000 exemplaires.

Mais au bout de trois ans, alors que le nombre des correspondants allait atteindre 1500 personnes, nos ventes n'augmentaient plus. Il nous fallait une semaine de boulot, à quatre, pour envoyer les affiches. La décision fut prise d'arrêter les envois mensuels de matériel promotionnel.

Nous étions effectivement arrivés à un niveau de ventes où le militantisme ne suffisait plus pour les faire augmenter. Pour dépasser le stade des 30 000 il nous aurait fallu investir des millions en publicité, dans la presse, à la radio. Et ces millions évidemment nous ne les avions pas.

Mais quand on sait que le numéro Un fut tiré à 5000 exemplaires pour une vente de 2000. Que pour l'acheter ou le feuilleter il fallait soit être marchand de journaux, soit avoir deux heures à perdre pour faire l'inventaire des étalages et enfin découvrir Antirouille. C'est là que l'on voit le chemin parcouru. En quatre ans Antirouille avait réussi à se faire une place sur les étalages, le plus souvent avec la presse de bandes dessinées, Pilote, Fluide etc ..., parfois entre Rock and Folk et Best.

Mais combien de circulaires avons-nous dû envoyer aux marchands pour leur expliquer ce qu'était Antirouille et où il fallait le placer. Certains continuaient quand même depuis le numéro 6, avec notre dossier sexualité, à nous cataloguer comme presse pornographique.

Des lecteurs nous conseillaient, alors, de diffuser Antirouille de manière parallèle, de quitter les NMPP, « entreprise capitaliste contrôlée par Hachette ». Impossible, leur répondions-nous. Effectivement, les NMPP sont un monopole de diffusion pour la presse, mais

80% des journaux nationaux sont diffusés par elles. Oh! pendant deux ans nous avons cru nous aussi que les NMPP nous volaient, qu'elles sabotaient la diffusion d'Antirouille, qu'elles baissaient nos chiffres de ventes pour nous faire crever. Nous nous trompions.

La seule chose que l'on peut reprocher aux NMPP, c'est leur lourdeur administrative, le manque de clarté de ses comptes-rendus financiers. Mais les chèques que nous recevions étaient quantitativement exacts. Quant à nos ventes elles étaient correctement estimées à quelques dizaines d'exemplaires près. Nous n'exprimons pas ici un soutien inconditionnel aux NMPP, elles n'en ont d'ailleurs pas besoin, mais il est clair que la parano anti-NMPP a suffisamment duré dans la presse libre.

Et si Antirouille était parfois mal placé sur les étalages c'était surtout de la faute de certains marchands. Avec ceux là, nous aurions dû discuter mais Antirouille n'avait pas non plus les moyens de se payer des inspecteurs des ventes qui auraient contrôlés la diffusion marchand par marchand. Nous n'allions pas pleurer tout le temps, ce qui de toute façon, ne nous aurait pas rapporté plus d'argent, nous gérons amoureuxment et le plus savamment possible nos 70 000 exemplaires en espérant que nos ventes augmenteraient... un jour.

Puisqu'on parle chiffre et diffusion dans cette page, citons aussi (ci-dessus et pas ci-dessus où l'on peut voir Lefluel symbolisant le maître du monde) Elisabeth Bollen et André Keller, deux piliers de la diffusion disparus depuis un an. Ils livraient chaque mois 70 000 Antirouille(s) chez les marchands de journaux.



photos C. Lapert



LEVE-MOI ET TRAVAILLE

CONRAD

la flemme

C'est là ! Antirouille c'est fini. Il reste juste à faire ce dernier numéro pour s'expliquer. Expliquer les étapes du journal, celles des relations entre nous ... dire la difficulté de faire exister un canard qui ...

Putain ... la flemme. Grosse comme ça. Avec un soleil qui fait pêter quatre années d'habitudes de travail. Tout arrêter et aller s'allonger sur les pelouses du Parc Montsouris ... glander toute la journée sur mon padock avec une tache de soleil pour me chauffer les pieds ..., et lire un Hugo Pratt, se délecter d'un Jean Caillon, en écoutant un bon vieux Hot Tuna. On irait presque piquer une tête dans la Seine, histoire de s'hydrater un coup.

Ras le cul de passer le plus clair de ses jours, cloîtrés Square Pétrele, pour régler les affaires courantes : maquette, courrier, poèmes, planning de fabrication, être toujours disponible pour les « visiteurs », des matinées entières de discussions : à bas les affaires courantes.

Parlez-moi plutôt des « œufs-mayo » de M^{me} Pierrette, du kil de M^{sieur} Marcel..., habituel de nos déjeuners restaurantés au « bar-brasserie » « L'Idéal » : tout un programme.

L'autre jour déjà, on jouait au Monopoly et au Mikado sur un bureau abandonné par son utilisateur titulaire ...

Et vous comptez sérieusement qu'on vous ponde un truc bien ... une bonne synthèse ... moi c'est non ... non !!!!



le concierge est dans la censure

Un jour, en plein comité de rédaction, un coup de téléphone ... Une voix sourde ...

Allô, Antirouille ? Oui, je suis Mr D (1) ... Je travaille à la commission de contrôle des publications destinées à la jeunesse ... Dites voir, à la commission, on vous a dans le collimateur : vous passez des annonces homosexuelles ...

Pendant que nous abandonnons, blêmes, nos poses lascives et attouchements malsains, défile dans nos têtes refroidies le texte de la loi sur les publications destinées à la jeunesse (16 juillet 1949) où nous nous voyons interdire de « présenter sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche, ou tout autre acte de nature à démoraleiser la jeunesse ». Bref, aussi bien moi, fainéant comme une couleuvre que Gérard, hargneux comme 2 poux, Arnaud, teigneux comme un vieux rat célibataire, Hélène, franchement comme un âne qui recule, Viviane, veule comme une hyène pelée et Yves, stupide comme un lévrier afghan tous nous reboutonnons nos braguettes et remettons nos chaussures, nous demandant, angoissés, où commençait la paresse, la lâcheté, la débauche, et tout ça ... Et qu'est-ce qu'un jour favorable, d'abord ?

Toutefois, continue notre interlocuteur, je ne suis que concierge dans cette commission, et donc je vous prévient tout à fait officiellement, voyez, vous pouvez éviter l'INTERDICTION (argh) et la PRISON (aaaargh!) si vous rectifiez un peu le tir, voyez ce que je veux dire, YARK ! YARK ! YARK !

Arrêter les annonces homosexuelles ?

Les yeux rougis de honte et de culpabilisation, nous prenons soudain conscience que nous ne sommes qu'une bande (hihi) de gros dégueulasses complètement obsédés et que c'est vraiment ignoble de comprendre que des mineurs puissent, trompés par les cheveux longs où on n'y reconnaît plus rien, avoir envie de faire l'amour entre mecs et entre nanas. C'est ainsi que nous décidâmes, dans un sourire dégoûtant de perversion, de laisser toutes les petites annonces, homosexuelles ou pas.

Les gémissements et les soupirs de jouissance reprirent, oubliant les quelques coups de fil de parents bloqués et interdictions locales du journal ...

Le temps passa, meublé de menus larcins, et autres escroqueries, et M. D. ne nous rappela pas ; peut-être préférait-il nous laisser dans notre trou (haha).

(1) Nous taïrons son nom. D'ailleurs son initiale a été changée.

ON
ARRÊTEZ!
SANS
DECONNER,
ON
ARRÊTEZ!



nous nous sommes tant aimé !

Quand la première lettre de lecteur est arrivée, l'émotion avait embrumé nos yeux et, les quelques lignes qui clamaient notre rôle indispensable affermissaient encore notre détermination. Oui. Créer Antirouille était nécessaire...

Au tout début, on le sentait ce journal : il n'y avait rien dans la presse qui exprimait des angoisses toutes simples, presque bêtes, des interrogations sur des sujets qui pour tant cernaient la vie quotidienne de ceux que l'on appelle « les jeunes ». Comment oser dire la masturbation par exemple, sans faire rigoler ceux qui avaient réponse à tout. Comme ment parler du travail sans balancer systématiquement :

ça ne sert à rien ?

Bien sûr il y avait eu Actuel. Il s'était arrêté juste au moment où l'on démarrait. Actuel : la bible des freaks. Le nec plus ultra des branchés. Nous le lisions souvent. Mais c'était un journal bourré de références livresques, fasciné par les expériences américaines ; un journal qui donnait envie de changer mais dans une marginalité revendiquée. Non. C'étaient plutôt ceux et celles qui lisaient quelque fois avec lassitude « OK » et « Salut » qui nous intéressaient. Pourquoi seraient toujours les marchands qui s'adresseraient à un public méprisé par tous, militants compris ? Ceux aussi qui ne lisaient rien, qui attendaient un journal

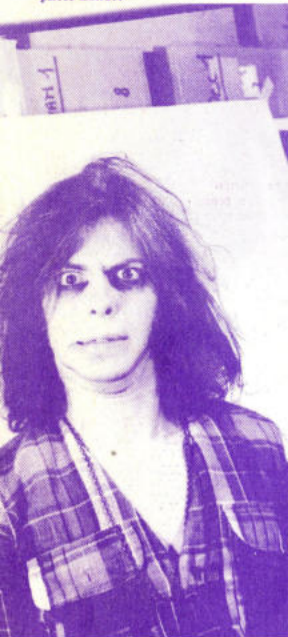
simple, accessible.

Encore idéalistes, nous ressentions dans nos tripes ce mot d'ordre : donner la parole au peuple. Le peuple c'était nous, c'était les autres. Alors pourquoi ne pas la prendre et la donner cette parole à ces gens de 15, 18 ou 25 ans, pour qui Libé ou Actuel apparaissaient comme autant de mondes à part dans lesquels il fallait entrer avec des connaissances implicites sur le marxisme la « contre culture » etc ... L'Utopie avec un U majuscule venait une nouvelle fois de frapper. Il n'y a rien à regretter car sans elle jamais Antirouille n'aurait vécu quatre années cahotiques et passionnantes. Elle était là et avec elle nous refaisions la presse.

A Antirouille, il y avait un couloir sombre. Très sombre. Dans le couloir tr's sombre, il y avait Edith, collée à la moquette. Si vous ne l'avez pas vue quand vous êtes venus nous voir, c'est que vous aurez eu la chance de ne pas lui marcher dessus. Ou alors c'est que finalement le couloir n'est si sombre que ça ...

Ce qui paraissait essentiel tenait en une courte phrase : fonctionner DIFFÉREMENT. Ce différemment contenait tout. Enfin, nous aurions une structure où les rapports n'auraient pas la sinistre image de la Hiérarchie, où la phalocratie s'anéantirait d'elle-même. Peut-être même nous aimerions nous ? Ces mots comme « aimer » n'étaient d'ailleurs pas à la mode et dès le début on nous traita de boys-scouts. Du moins les esprits « avancés » qui découvriraient les joies d'un journalisme de dérision et qui flipaient dur devant nos articles au ras des paquerettes.

Nourris de quelques années de militantisme maoïsant (du moins pour certains des plus



Vous l'avez reconnu ? C'est le fou de la couverture du n° 32 d'Antirouille. C'est Götz, alias Pascal Trigaux. Pas si fou que ça, direz-vous ? Ben si. Comme les onze autres qui, pendant quatre ans, 1460 jours, 35040 heures (etc), 38 numéros (+ 2 numéros hors-série !), 2412 pages, 16.281.137.928 signes (seize milliards deux cent quatre vingt un millions cent trente sept mille neuf cent vingt huit !), ont fabriqué Antirouille.

ON
ARRÊTE!
SANS
DECONNER,
ON
ARRÊTE!

anciens) nous avions quasiment un PLAN de bataille, puisque c'était inévitablement une guerre contre la presse « débile » que nous déclarâmes en existant. Rien de moins. Puisque nous voulions faire un journal pour les plus de quinze ans, pourquoi ne pas avoir dans l'équipe des moins de vingt ans qui « sentiraient » mieux que personne ce que eux aussi voudraient trouver dans un journal.

Parmi les adultes outre les ex/militants, on trouvait ceux que l'animation/éducation commençait à faire sérieusement chier. Nous avions également notre élément « politique », puisque l'un d'entre nous venait de rallier le PSU, sans grande conviction mais bien décidé à y trouver des bribes de révolution.

Un journal ... C'était concret. Nous voulions que notre révolte le soit. Mélanges. Histoires, âges différents ... L'Aventure commençait. Le PLAN se mettait en place : les « adultes », les « moins de vingt ans », autant de filles que de garçons, en fait une douzaine de « permanents » payés pareil, qui se partageaient les tâches techniques pour mieux se consacrer à la tâche principale : écrire, enquêter ... L'Autogestion quoi! (Youpie !).

« L'Ouverture » était de règle. Nous eûmes ainsi des comités de rédaction interchangeables à 35 personnes, chacun y allant de ses désirs, contra-

dictoires souvent avec quelques principes adoptés : être le plus clair possible (On a même expliqué qui était Marx !), rendre le langage mixte, les sempiternels « salut les mecs » du courrier exaspéraient les filles que nous étions. Alors, on parlait des lecteurs/trices, des garçons ET des filles avec parfois une application qui en agaçait quelques uns.

Notre fonctionnement s'élaborait. Nous attachions une immense importance au courrier même si nous étions déçus par le manque de critique. La solitude surtout jaillissait dans les lettres et nous devenions : Antirouille, le mensuel qui vous écoute et vous aime ... On répondait à tout le monde mais le danger de prendre en charge les lecteurs paumés nous terrorisait. Pour les rencontrer plus systématiquement, nous avions inauguré une journée « porter ouverte » par semaine.

On avait choisi le mercredi. Les premiers temps on se marchait dessus. Dans toutes les pièces, timides ou arrogants ils se pressaient. Les discussions s'enchevêtraient et nous, au milieu nous écoutions sans trop intervenir, des morceaux de vie, racontés à tout va ... Parfois, le travail nous pressait et des envies de virer tout le monde s'emparaient de nous.

On vit beaucoup, dans ces rencontres, des éducateurs, quelques adultes en mal de jeunesse, des animateurs avides de mieux comprendre « les

jeunes ». Ces spécialistes nous emmêlaient; nous ne voulions ni être le lieu à la mode des jeunes, ni l'autre théorique de la jeunesse en marche.

Les années passèrent, de réunions en relectures collectives de rencontres professionnelles en manifestations contestataires diverses, nous découvrions que les contradictions pouvaient fleurir comme cents fleurs chez les plus « révolutionnaires ». Les relations avec les institutions journalistiques et culturelles nous apprirent qu'il fallait être dur et que le manque de sérieux et de compétences étaient la monnaie la plus courante.

Nous étions fort surpris de découvrir l'assurance pompeuse, la frime forcée de nombreux journalistes pourtant finalement moins « professionnels » que nous. Se présenter par nos prénoms par exemple impliquait pour tout le monde, y compris les plus « à gauche » que nous étions un « chouette petit journal ». Nous fîmes alors un devoir d'expliquer qu'en fait nous avions un fort tirage dans la presse française et que le « petit » journal faisait vivre douze personnes ... Rare chez les mensuels. Dont acte. Notre légendaire pédagogie l'emportait une fois de plus.

Aujourd'hui nous nous arrêtons. Sans pleurs ni couronnes. Fatigués, manque de fric, envies d'autres horizons à responsabilités plus limitées. Nous n'avons pas fabriqué le journal de nos rêves. Très loin de là. Nous aurons réussi au moins une chose : celle de travailler réellement collectivement sans la contrainte d'aucun chef ou cheftaine. Nous n'avons pas fait un journal où des gourous de l'écriture exerceraient leur talent. Les groupes masculins ou féminins ne nous intéressaient pas. Nous ne sommes ni des Cavanna, ni des Bizot (étant femme je cherche désespérément une équivalence féminine. Las ...). Les mauvaises langues diront que nous n'en étions pas capables. Ce serait un peu facile ...

Mais sachez bien lecteurs, lectrices, sachez que dans les heures, les secondes de ces 1460 jours que furent l'élaboration d'Antirouille nous eûmes des moments d'amour formidables et c'est une de nos fiertés. Voilà. Nous n'oublierons pas ces quatre années ...



QUIRTER

Sex, drug and rock'n roll

Je veux parler de nous. J'ai 17 ans. Je suis conscient d'habiter une société de désordre organisé ou l'ordre diffus gagne tous les jours en vitalité ce qu'il vampirise de nos libertés les plus simples. Celles qu'on découvre quand on commence à en manquer. Je sais aussi que ses représentants, avec la hargne de la peur m'ont fatalement dans leur mire. C'est un beau sujet, mais je ne veux pas parler de cet ordre sur lequel je ne suis pas même capable de mettre un nom et contre lequel je n'ai toujours rien à me proposer.

Alors pensez-y tout seul, cherchez, ça vous fera le plus grand bien. Ceci étant dit, il serait dommage d'ignorer qu'en 2000 ans de civilisation, on a trouvé des moyens de coercitions plus efficaces que les coups de matraques ou l'encadrement policier en général. Ça y est il va nous parler de l'éducation. L'éducation ? L'histoire, même réécrite, n'impressionne plus grand monde dans la profusion d'information actuelle, et quant au côté répressif et désuet de la chose, il est probablement amené à être remplacé par des conditionnements plus subtils. Parlons un peu de conditionnement, de notre condition. Parlons un peu de notre misère sans misérabilisme, avec même l'optimisme de la lucidité.

Sex and drug and rock'n roll are very good indeed. (Ian Dury)

Nous sommes des junkies de la consommation. Nous sommes nés à l'ombre des Prisunic et c'est triste dans la mesure où c'est une dépendance bien réelle, présente à chaque instant de notre vie. Le journal que vous avez dans les mains en fait foi. J'ai besoin de consommer. Je ne vais pas vous proposer de décrocher, moi je ne m'en sens pas la force. Ce qui est possible c'est d'améliorer la qualité de cette consommation. Je ne parle pas du trip « que choisir ? » encore qu'il soit scandaleux qu'on profite de notre dépendance pour nous fourguer de la merde. Moi, je consomme beaucoup de sexe, de drogue et de rock. C'est des exemples. Des exemples de la façon dont nous sommes tenus, ou dont nous nous brisons nous-mêmes, la chose n'est pas si claire. Ce qui est indéniable par contre, c'est que dans le domaine de la musique par exemple, notre consommation est réduite à l'acquisition de biens de consommation. A l'achat de disques (de plus en plus gondolés) de matériel de lecture de plus en plus sophistiqué. Quant au produit lui-même, il est le plus souvent insignifiant, parce qu'en anglais incompréhensible et faisant référence à une culture importée.

C'est vrai que le rock français n'est pas la meilleure musique du monde ; ce qui compte, c'est que c'est la plus proche de nous. Mais ce qui est bien plus grave, ce n'est pas tant ce qu'on écoute, (il faut tout écouter, et aimer tout ce qui est sincère) que la façon dont on l'écoute. J'affirme que la musique, y compris la musique classique, ne s'écoute ni seul, ni assis. D'abord, la musique, ça se joue aussi. Et pas la peine pour ça d'être surdoué, ou doué tout court, quoiqu'on veuille nous faire croire. Il suffit d'aimer.

La dope. Toutes les dopes, de la cigarette au bourrin. Je ne vais pas vous faire un cours sur les drogues douces et les drogues dures. Je ne suis pas médecin. Ce n'est pas une raison pour



ne pas s'informer. Mais l'aspect médical de la chose ne doit pas cacher son aspect social et versa-verso. Sur le premier, rien n'est plus con que d'être accro, que ce soit au tabac ou à l'héro (avec tout de même une jolie nuance) et quand on s'en aperçoit il est en général trop tard. Pourtant, on ne peut pas faire abstraction des drogues, elles ont des liens culturels avec toutes les sociétés ; on ne peut pas en faire abstraction quand on sait utiliser 10 % environ de nos capacités cérébrales, ce qui ne doit pas en cacher le danger réel d'aliénation. C'est presque une question d'usage, de bon usage.

Par contre, ce qui est inacceptable, c'est leur rôle, leur place actuelle dans notre société. Inacceptable tout le business qui l'entoure, du producteur qui doit faire de l'herbe ou du pavot, pour survivre, au trafiquant de toutes tailles, de tous les pouvoirs qui s'en servent pour alimenter leurs caisses noires au petit dealer qui portera la responsabilité effroyable d'avoir fourni la dernière dose. Inacceptable l'exotisme bidon qui entoure la moindre barette de marocain coupé au henné ou à la merde de chameau, inacceptable toute la frime de la dope, le standing merdique de celui qui fume, ou le jeu avec la mort du fix.

Le sexe. Tout le sexe, la pureté et la perversion. La pseudo libération sexuelle n'a pas vraiment fait changer les choses, elle a brisé le silence et l'ignorance, elle n'a pas supprimé la misère, surtout pas la solitude. En fait, on va peu à peu vers le libéralisme avancé de la baise, et c'est pire que tout. C'est un domaine où tout reste à faire. Faisons.

Mais que je vous dise « Jouissez sans entraves », ou « Branlez-vous dans votre baignoi-

re », c'est pareil. Rien ne sera possible tant que nous ne prendrons pas conscience des blocages subtils soigneusement et vraisemblablement sciemment mis en place par notre éducation, par des archétypes bien entretenus, de tous les complexes qu'on nous programme à plaisir.

Oui à l'érotisme ; mais il faut d'abord comprendre que l'érotisme ce n'est pas la nudité mais le vêtement. Il est temps de faire de gigantesques films pornos incluant toutes les sexualités et pas seulement les éternels rapports infantiles de domination à sens unique, des films bourrés de tous les fantasmes. Enfin, le mieux c'est d'assumer vos fantasmes vous-mêmes. Quoiqu'il en soit, la libération sera longue, et je ne sais même pas si c'est tellement bien barré. Il faut pourtant réaliser l'arme absolue qu'est une sexualité frustrée comme moteur d'une société sur le dos des individus.

J'ai juste pris Sex drug and rock'n roll comme exemple, mais décidément il faut arriver à concilier lucidité sur nous-mêmes et sensibilité. Moi je veux rêver avec toute ma tendresse ; ce que je refuse, c'est qu'on profite de mon sommeil pour me flouer. Et puis, rêver ne me suffit pas. Ces moyens existent. Ce ne sont pas tous les moyens, cette société n'est pas spécialement permissive, et je ne peux pas faire abstraction de son droit à me punir. En fait, c'est un devoir de se servir de ce qui est encore permis. La liberté ne s'use que si l'on ne s'en sert pas, rien n'est plus connu.

Alors abusons de ce qui est permis. Pour commencer, brisons notre moule, cassons les images, falsifions les schémas sur lesquels on nous classe. Jouons avec nos images. Déguisons nous tous les jours, avec comme seul critère notre fantaisie et le ridicule, le grotesque selon les autres. Quand vous prenez le mètre, mettez des lunettes noires, faites-vous des t-shirts, payez-vous une cravate... Jouez avec tous les jeux idiots qui vous passent par la tête, comptez le nombre de keufs que vous croisez au kilomètre (très drôle et instructif à Paris), signez votre nom sur le mètre que vous prenez le matin et regardez au bout de combien de temps vous le voyez repasser, détournez les affiches, appelez les Renseignements généraux (flics. Tel. 222 22 22) vous entendrez quelque chose qui vous dira pendant cinq minutes : « Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé » et injuriez-le jusqu'à ce qu'il raccroche, répandez des fausses nouvelles (le pape est mort, Pékin est rayé de la carte...), inventez des jeux encore plus débiles, vous ne voudriez quand même pas que je le fasse pour vous.

Je pourrais continuer comme ça longtemps, mais je préférerais beaucoup que ce soit vous qui le fassiez. De toute façon, il ne faut pas prendre tout ça trop au sérieux, je m'arrête à peine d'écrire que je retrouve d'un coup dans une grosse tempête de doutes... La seule chose en laquelle je crois encore, c'est la tendresse, l'amour si vous voulez, mais ça fait un peu pute comme mot. Et la tendresse, c'est peut-être quand on commence à craindre pour quelqu'un et à ne plus avoir peur pour soi...

**Fin à Paris le 6 mars 1979
Deux heures du matin et sans café.**

Anonyme(s) XXe siècle (le plus beau)

musique

Vous n'aurez plus le bonheur de retrouver chaque mois votre rubrique « musique » amoureuse-ment préparée par les passionnés des sons, les hystériques d'un endroit où se sont exprimés tout un tas de folles et de fous qui venaient pour la plupart de l'« extérieur » (par comparaison avec nous autres les « permanents ») et qui une dernière fois, vont vous faire vibrer, arracheront des larmes ou des rires de vos corps fatigués... A tous ceux et celles qui nous aimaient plus que les journaux spécialisés, qui nous envoyaient des lettres émouvantes, on veut dire : Salut et que la musique vous protège...

H.D.

musique

Béranger

NE SERA PAS DANS LE DERNIER ANTIROUILLE

A l'affût du scoop dans votre journal favori, vous aviez peut-être déjà entendu dire que nous devions avoir la joie, l'honneur, l'avantage d'entrer en conversation, d'interviewer donc, François Béranger, un de nos préférés dès le début du journal, celui qui a donné ses lettres de noblesse à une chanson que l'on dit « engagée ». Il intervient, rigole, ricane, s'indigne, l'œil plissé sur une lueur attentive.

Béranger, c'est aussi un type qui débambule dans un métier qui, pour paraître exaltant vu de devant la scène, n'en est pas moins souvent déprimant de l'autre côté. Et lui, souvent lucide, on avait envie de savoir où il en était en cette période mi-morose, mi-électrique qui laisse pressager un meilleur ou redouter un pire.

Il était venu à la fête Antirouille,

et dans l'atmosphère mi-morose, mi-électrique, justement, le bruit des canettes sifflant à ses oreilles, l'avait fait partir après deux chansons. Beaucoup nous ont écrit, applaudissant le geste ou au contraire le critiquant durement. Nous, « organisateur » ET journaliste, on voulait mieux comprendre. Sans compter qu'il avait accepté sans problème l'intégralité de son honorable cachet. Ça aussi, on aurait aimé en discuter.

On le sait, chanteur n'est pas un métier facile, le public n'est jamais l'individu sympa qui en comprend toutes les subtilités. Il est là, masse mouvante sensible aux ondes qu'il diffuse. Le plus souvent suiviste. Mais qu'en pense Béranger ?... Pour cette fois-ci, il n'y aura pas de réponses. De rendez-vous manqués en coups de fil oubliés, Béranger ne s'est pas déplacé, nous voilà sans interview, les questions suspendues. C'est

aussi un homme très occupé. Ce n'est pas dramatique évidemment. Dommage quand même, c'est notre dernier numéro. Nous nous retrouverons, sûrement mais pas dans Antirouille. Tristesse immense. Regrets éternels. Fin du message.

Non. Un dernier mot. Je vous signalerais que son dernier (1) disque retrouve un souffle dont je ne sentais plus trop la fraîcheur dans le précédent. L'humour y est chaleureux. Quelque part, Béranger est plus libre, moins tendu. Ça fait du bien ce disque.

Je disais en titre que Béranger ne serait pas dans le dernier Antirouille. Je raconte n'importe quoi. Il y est.

Hélène Delebecque

(1) L'Escargot CB-271. Avec ses nouveaux excellents acolytes : Jean Pierre Galliot, guitare / Bertrand Lajudie, claviers, synthétiseur / Jean Yves Lozach, pédal steel / Serge Millerat, batterie / Jean Pierre Pichot, guitare basse.

Plume La Traverso Yves Alibert

Gamma 885278

Chant du Monde LDX 74689

Par 79 aura été le paradis des Québécois. Connaître le petit dernier fraîchement débarqué sur notre vieux continent, c'était vraiment le minimum pour tenir une conversation intelligente. Ce qui faisait très chic, c'était aussi d'en avoir un dans ses relations personnelles, celui-ci étant bien entendu à même de subrepticement nous renseigner sur des détails inconnus ici concernant les fameux musiciens.

Alors, comme tout le monde, j'ai

cavale aux concerts de Beau Domage, de Michel Rivard, Beausoleil Broussard, Paul Piché (là, je n'ai vraiment rien regretté), Carole Laure. Et alléchée par les louanges de la presse unanime, j'ai dit : voilà le meilleur, Plume Latraverse. Lui semblait dépasser tous les autres en originalité, perversité, vocalité, musicalité. Enfin quoi, j'avais lu ça partout ! Ben c'était pas vraiment ça à la vulgarité y en avait, ah oui ! Pas toujours fute-fute, d'ailleurs. De l'humour, pas bésèfe. Une belle voix, oui. Des textes souvent bien faits. Mais guère de richesse musicale ; et surtout pas de quoi justifier le tintouin dont le père Plume avait bénéficié. Reste un double 33 Tours sympa à écouter, à condition de s'attendre à l'avance à n'être accroché que par le tiers des chansons. Réserve, et de taille : « Les Pluies », c'est quelque chose de superbe. Ça rachète la presque banalité du reste.

Cela ne coûte rien de signaler un Québécois de plus, pendant qu'on y est. Il a le nom Yves Alibert, et s'est mis en tête de chanter des ballades vieille France (ou vieux Québec, qu'en sais-je ?) au traitement que dans le style folk traditionnel. Des arrangements légèrement jazz, pas mal country, un emploi très étudié et fort joli de la pedal-steel guitar, et surtout la voix d'un gars qui semble avoir fait ça toute sa vie ; calme, le mec ! Encore un pour lequel je poursuivrai bien ma course effrénée à la mode du Québec.

Armelle Chouchen

Rectification Nina Hagen

Non Nina Hagen n'est pas l'épouse de Wolf Biermann, comme je l'ai écrit imprudemment le mois dernier. Par contre sa mère l'est. H.D.

JOUPES
MAIGRES
NERFS



Bill Baxter

« Rock efficace »

Bill Baxter n'est pas un, mais cinq hommes, soit un groupe. Pas de disque, pas de radio, pas de presse... encore une rubrique spécial-copinage quoi ! Mecs et mecsquesses vous n'y êtes pas ! Bien que ma mère ne le sache pas, faut vous dire que je sors le soir mais vous, ce que vous ne savez pas, c'est qu'il faut être sourd, aveugle et constipé pour ne pas aimer le Bill Baxter. Dépressifs de tous poils, vous devriez faire une pétition pour que les concerts du Bill Baxter soient remboursés par la Sécurité sociale. Pour en savoir plus long, il m'a donc fallu rejoindre cette fine équipe de déconneurs tout au fond de leur banlieue.

« 22 v'là la presse ! » J'arrive chez Super-Cirage, petit homme de couleur comme son nom l'indique ; guitariste éminent du Bill Baxter qui, du haut de ses seize ans, ferait pleurer de rage tous ceux qui s'échinent depuis tant d'années sur leur instrument. On me présente Bô-Geste, le bassiste aux honteux problèmes de santé ainsi que Jean Claude Douxregard, l'autre guitariste, qui pour ceux que ça intéresserait, échange sa Djellaba contre un Perfecto pour cause de changement d'orientation. Là dessus, arrive Luis Cortchias chanteur, parolier et chef incontesté du Bill Baxter.

— **Luis Cortchias** : Au début, j'avais pas très bien saisi en quoi consistait le rôle du chef. Maintenant, je sais que c'est celui qui porte le matériel !

— **Antirouille** : Que faites-vous dans la vie ?

— **Luis Cortchias** : Ça oscille entre le semblant de lycée et le vrai chômage. Super-Cirage est champion de baby-foot, quant à moi, on m'a décerné le premier prix de camaraderie l'année dernière...



— **Antirouille** : La musique de Bill Baxter peut-elle supporter une définition ?

— **Super-Cirage** : Absolument ! Tu n'as qu'à imaginer un cantique Mongol aux accents du terroir, un truc qui saurait allier la puissance de Ravid Shankar à l'humour de Rudolph Valentino et tu auras déjà un aperçu.

Sous des injures aussi diverses que précises dues à son retard, Gaston Béton (le batteur) arrive avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— **Gaston Béton** : Je suis le philosophe de ce groupe, on m'appelle aussi le beau ténébreux.

— **Bill Baxter** (en chœur) : Mais surtout Gaston-Béton-qui-pue !

— **Antirouille** : Euh... oui et... Luis est le seul à écrire des textes ?

— **Luis Cortchias** : Non ! On a un copain, Teddy Racket qui est en prison en Allemagne (Luis veut dire qu'il accomplit son service national), c'est lui qui a fait entrer les « le vicieux aux yeux rouges ». Moi, j'ai signé « Belle à en pleurer », « Petit avec des grandes oreilles » et la reprise de « Be bop a lula » qui est devenu « une paire d'œufs au plat ». J'ai un morceau que je tiens à vendre exclusivement à France Gall : ça s'appel-

le « pêcheur de péries » marque ça mon vieux...

— **Antirouille** : Vous avez beaucoup tourné ?

— **Luis Cortchias** : Hou là ! Une fois, on est même allé dans la banlieue de New-York... Le Mans ça s'appelle ; on a encore quelques trucs de prévu, mais y a de la place dans l'agenda (qu'on se le dise !)

— **Antirouille** : Le rock pour vous, c'est un moyen de déconner, non ?

— **Cortchias and Co** : Bravo ! Il a trouvé tout seul... Balaises à Antirouille...

Propos déportés Hannibal Ochar

Contact : Bill Baxter : 668 21 83 et 547 21 56

Star Shooter

Nouvelles très vagues.

Starshooter (mode) Pathé Marconi 251

Starshooter, toujours les mêmes, aussi sain(t) de corps et d'esprit, et de plus à la mode ! Le deuxième album du groupe, moins fouilli et moins bruyant que le premier, il est arrivé avec un nouveau slogan : « Cette année, la jeunesse sera intelligente et sexy ! ».

Les Starshooter refont la mode, ils restent sans taches et sans dope, mais leurs vies dorénavant c'est du cinéma et leur speed c'est l'amour ; quant au week-end faut surtout pas y penser puisque de toute façon on va s'ennuyer. Sur la pochette ils posent tous avec leurs minettes respectives, maquillages et satin sur papier glacé. Côté bruits ça c'est un peu mieux accordé, Starshooter ne manque d'ailleurs pas d'utiliser les effets spéciaux du sacro-saint disco, et Marie qui a quitté les garçons, vient pour deux morceaux à la batterie dont un slow et oui ! c'est mode.

L'album s'écoute et convainc, mais je vous laisse, on m'appelle au téléphone (crache ton venin) et c'est bien meilleur.

Claude

Précisions ?

1. TELEPHONE

Suite à un abondant courrier et à quelques remarques désobligeantes pour ne pas dire injurieuses, le soussigné tient à préciser à ses nombreux admirateurs que l'article intitulé : « L'Occident n'a plus de musique, des petits jeunes nommés Téléphone » était une plaisanterie... Il récusé avec la plus grande fermeté les épithètes de réac, faf et caetera. Rire est le propre de l'homme mais l'humour

est, à bien des lecteurs (trices) d'Antirouille, le trait de caractère le moins partagé.

Domage.

2. ALAIN BRICE

Contrairement à ce que j'ai affirmé dans un encadré du dernier calendrier Alain Brice me fait savoir qu'il est un artiste plein de talent, et il ajoute que mon humour « a 50% de matières grasses ». J'en suis encore tout bouleversé.

Dusehmoll p.e.e. Yves Riesel...

NOUVEAUTES

Le 3eme album de
Pierre BENSUSAN
"MUSIQUES"

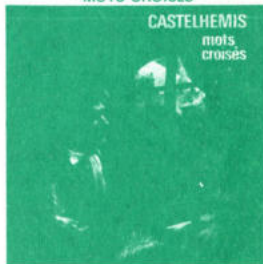


CEZAME CEZ 1064



DISTRIBUTION CARRERE

Après le Printemps de Bourges
le 2eme album de CASTELHEMIS
"MOTS CROISÉS"



CEZAME CEZ 1062

Anne Sylvestre

« J'ai de bonnes nouvelles » —
disque AS 558 059 (distr. Barclay)

En pleine période yéyé, Anne Sylvestre, c'était un peu l'une des chantes de la jeunesse sage. Toutes les copines effarouchées par la violence du rock, rebutées par le vide des paroles twistées s'y retrouvaient, recopiaient avec ferveur tous ses textes pour les reprendre ensuite autour d'une guitare, l'âme émue et les yeux dérivant. Les premiers accords de guitare appris, souvent. Sur des chansons aigres-douces ou douces-amères confinées dans un terroir un peu mythique. « Le château de mes ancêtres », « Les cathédrales », « La femme du vent »... J'ai pas peur du loup/ Quand tu m'emmènes dans les bois / Mais j'ai peur de toi / Quand tu joues à faire le loup... » Tout un programme ! C'était gentil et doux.

La violence pourtant, elle existait aussi mais toujours retenue, toujours bridée : quand elle affluait, c'était aussitôt pour virer à l'ironie ou à la dérision. Et c'était « Les punaises », « Aggressivement vôtres », « Madame ma voisine / Votre fille ne vaut rien / Les langues vipérines vous le répètent bien / Et là dans la cuisine vous vous tordez les mains / Votre sage gamine suit les mauvais chemins... »

Et puis, bon an, mal an, Anne Sylvestre a surnagé. Avec un lent détour par les chansons d'enfants. Le temps de voir les siens grandir.

Ensuite, elle est revenue chanter pour les grands. Mais avec des chansons d'une autre veine. Pas du côté de la musique toutefois, où

l'on peut constater une continuité étonnante et, contre vents et marées, François Rauber reste à la direction d'orchestre depuis bientôt quinze ans. Et ça, je ne peux pas dire que c'est ce que je préfère. A croire qu'Anne Sylvestre a canalisé toute son énergie dans le verbe, pour ne garder qu'une musquette de soutien. Une musique qui ne dérange pas. C'est d'ailleurs encore plus frappant sur scène, sa guitare pour tout ornement, tout juste soutenue par une contrebasse discrète.

Par contre, côté paroles, l'inspiration fuse. L'évolution, on avait déjà pu la suivre avec ses deux disques précédents. « Non, tu n'as pas de nom », chanson courageuse et vibrante sur l'avortement. « La vache engagée » pour parodier l'année de la femme ou encore « Une sorcière comme les autres ». Plus de détours par les champs sous le vent. Son agressivité maintenant éclate pour parler directement de notre vie.

Le disque sorti aujourd'hui poursuit sur ce chemin. Avec « Frangines » et la rivalité forcée inculquée dès l'école :

« Un peu plus tard c'est la beauté qu'on nous érigeait en barrière/ On se retrouvait insulté/ Si on n'était pas la première/ Nos amitiés faisaient sourire/ Fallait nous crêper le chignon/ Et tout ce qu'on pouvait se dire / N'était que faidaises ou chiffons... »

Où encore, plus verte, « La faute à Eve » celle qui croqua la pomme bien sûr, ou plus mordante dans « Mon mystère » : « Je suis la femme, l'éternelle / Celle dont on voit tant et plus / Le soutien-gorge de dentelle / Passer sur tous les autobus... »

Les parasites imaginatifs du spectacle

Fête du PSU, la Courneuve, soleil de plomb. Tu viens de garer ta bécane gentiment à un kilomètre de l'entrée, au parking officiel, et tu attends patiemment derrière les barrières en fer que la file d'attente s'amenuise : c'est ton ticket à la main... Petit coup de klaxon derrière, une chouette moto et une chouette nana qui conduit, un type bien sapé en passant. Grand sourire de la fille au contrôleur de billets : « Ça vous ennuierait d'ouvrir un peu la barrière ? On doit aller d'urgence à la grande scène rejoindre des musiciens qui jouent dans cinq minutes, ils nous attendent ». Bref conciliabule, ils n'ont pas de ticket ni de badge. Bon, ça passe. On referme derrière eux. Et toi, tu passes après, avec ta place à trente balles. Trois minutes plus tard, tu remarques les deux en question le cul par terre, léchant un esquimau, pas du tout derrière la scène, et l'entends : « On n'allait pas laisser la meule si loin de l'entrée, et c'est vu comme ça a bien marché le

baratin ! » Evidemment, j'aurais pu faire la même chose. Faut oser, quoi, et y penser, surtout !

Variante. Bataclan, fête de Gai-Pied. Une queue longue de 100 mètres sur le trottoir. Un type tout-cuir, bardé d'un appareil photo avec des objectifs longs comme ça, se dirige tranquillement vers l'entrée de la salle. Clin d'œil complice aux deux de l'entrée, il passe. Les préposés à la porte se réveillent : « Tu le connais ? » — « Non, il t'a pas montré sa carte ? » — « Bof, t'as vu son attirail, il est là pour bosser ». Et toc ! Suffit d'avoir le matériel adéquat. Avec un peu de culot, ça marche aussi pour entrer dans les coulisses, monter sur scène, avoir un sandwich, une bière.

Bien ! Point n'est besoin de se creuser autant la cervelle lorsqu'on est la petite amie du bassiste du groupe de rock, ou le frère du road-manager, ou le copain de l'éclairagiste. Dans ces cas-là, un principe de base : avoir du temps à

perdre. Parce qu'il faut entrer ensemble, bien sûr. Donc se farcir les installations de matériel et les balances. Sinon il reste la solution de se pointer à l'entrée au début du concert et de se lancer dans des explications pas toujours admises par les organisateurs qui préfèrent rentrer dans leurs frais que d'assurer l'équilibre affectif des artistes.

Le réel inconvénient de ce système, c'est qu'à moins d'élargir bien vite son réseau de connaissances intimes dans le « milieu », on voit très souvent les mêmes groupes sur scène. Mais à la longue, surtout si on se cantonne à une seule ville, les gens du service d'ordre, les techniciens de scène finissent par s'habituer à la tête de celui qu'ils voient partout. Les difficultés s'amenuisent d'autant. Après, on va confidentiellement demander un « back-stage » (badge pour aller en coulisses) au sonorisateur qui n'a pas besoin de sien pour bosser, et on frime devant les pote qui ont payé, en laissant soupçonner qu'on fait plus ou moins partie de l'organisation.

C'est ainsi que l'on s'aperçoit

vite, si on a un tant soit peu de jugeotte, que « derrière », ça ne rigole pas toujours. Les organisateurs comptent les recettes en se rongant les ongles. Alors « on », personnage débrouillard par excellence, se débène sur la pointe des pieds en rangeant son badge au fond de sa poche. Mauvaise conscience ?

Personne n'a remarqué quelque chose de bizarre ? Ces combines, elles ont lieu au PSU, à une fête de soutien, c'est à dire dans les endroits où les organisateurs ne font pas preuve d'une méfiance et d'un flicage systématique. Ceux qui, par des moyens aussi simples, auraient réussi à forcer les entrées grillées des concerts KCP ou de certaines boîtes parisiennes, sont priés de se manifester et d'expliquer leur système ! C'est là que le déploiement d'imagination deviendrait courageux et rendrait enfin efficace le fameux slogan « auto-réduction des spectacles », brailé par les révolutionnaires aux concerts sympas qui n'auront plus jamais lieu, ayant essayé un bide financier.

Armelle Chouchon

Anne Sylvestre garde aussi quelques plages pour la douceur et l'émotion. « Je cherche mon chemin ». « Ronde Madeleine » ou « J'ai de bonnes nouvelles » au tant d'images attendries... « On se déchire de tendresse / Mais ça fait un si joli bruit... » Il faut l'écouter le bruit de la tendresse.

Viviane Mahler



Galway O.K.

En Angleterre, au Hit Parade, il y a pas loin derrière Bowie un flûtiste. Pas de la flûte des Andes, non. De la vraie flûte traversière et classique. C'est James Galway qui en joue. Il est barbu, Galway, bien sympathique et très populaire. Une vraie star. Voilà pour le personnage public.

Côté musical, on a peu souvent entendu un son d'une telle qualité. Bien loin de tous les crachotis et

chuintements qu'entretennent ses collègues, même parmi les plus célèbres. Galway, c'est la perfection à la fois technique et instrumentale. Pour la petite histoire, mentionnons que la vedette, avant d'aborder sa carrière internationale avait été flûte solo de Karajan, au Philharmonique de Berlin. Et quand Galway a quitté Berlin, Karajan n'en est pas revenu. On lui avait jamais fait le coup. Personne ne l'avait jamais quitté. Depuis, aux portes des Salles de concerts, on se presse pour écouter cet Irlandais complètement myope. Du 22 au 26 mai il passait au Théâtre de la Ville pour la première fois en France. Nul doute qu'il reviendra. Car Galway n'est pas seulement un phénomène du Show business. Il est aussi un musicien hors du commun.

Yves Riesel

• Disque RCA / Classique. Son grand succès, outre Manche, c'est « Annie's Song » un disque pourri de succès classiques dans une réalisation pour une fois de très bon goût. Un modèle du genre, de très beaux moments de musique. Également paru, des œuvres concertantes de Rodrigo, le compositeur du « Concerto d'Aranjuez ». Et puis, la pure merveille, la perle rare, ce sont les Quatre Saisons de Vivaldi jouées à la flûte. S'il n'y en avait qu'un...



MINUIT BOULEVARD OLYMPIA 9 JUIN

*Des vrai Rock Français, un Rock de la nuit,
chaud comme l'air des boulevards, brillant
comme le rieur, un rock qui vibre et qui
te fait tanguer... roule... danse...!!*

*Rendez-vous à
14h 30*

OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX
28, bd des Capucines
VEAU PARIS 8 742.23.43

9ème ou Balcon

1^{re} Série
Ce billet n'est valable que pour la place
représentation indiquées de vers.

PATHE MARCONI EMI



POST CARD

LODGER

David Bowie

DAVID BOWIE

a réuni

Carlos ALOMAR, guitar - drums

Adrian BELEW, guitar - mandolin

Dennis DAVIS, drums

Brian ENO,

piano - synthesizers - erica horns - horse trumpets

Simon HAUS, violin - mandolin

Sean MAYES, piano

George MURRAY, bass

Roger POWELL, synthesizer

STAN, saxophone

Tony VISCONTI, bass - mandolin

ou MELTOM

recording studio à Montreux

pour
enregistrer

FANTASTIC VOYAGE

AFRICAN NIGHT FLIGHT

MOVE ON

YASSASSIN

RED SAILS

D. J.

LOOK BACK IN ANGER

BOYS KEEP SWINGING

REPETITION

RED MONEY

qui composent
le programme
de son nouvel album

produit par
TONY VISCONTI

LODGER



RCA

La belle province

Kebeceise : KDL 6464 dist. RCA

Dans la « rage de l'heure » pour la chanson québécoise, un coffret de trois disques, sorti par Kebece, disc et RCA, donne un bon petit mélange des divers genres qui font fureur de l'autre côté de l'océan. Certes, les « grands » n'y sont pas tous, mais ce premier cocktail là vaut largement qu'on s'y arrête.

Côté nostalgie on retrouve le fameux « Frédérique » de Claude Léveillé. À peine la larme versée, on passe à la tradition du folk avec Jim et Bertrand et de chouettes harmonies vocales dans « La tête en guigue ». Puis la force combattive de Pauline Julien. Son interprétation de la chanson d'Anne Sylvestre « Non tu n'as pas de nom » me fait trembler à chaque fois. Ensuite, hop, le rock endiablé de Diane Dufresne, avec la pointe de tendresse pour « la chanson d'Elvis ». Et on arrive à la voix pure de Fabienne Thibeault chantant « Les gens de mon pays » de Vigneault. Pour finir sur celle plus grave de Jean-Pierre Merland et la dérision de Sol. Tout un voyage !

V.M.

Jazz: dernier chorus pour Antirouille

ANDREW CYRILLE AND METAMUSICIAN'S STOMP.

Black Saint. BSR 0025 (dist. Musica) : un merveilleux batteur entouré d'un groupe d'une parfaite cohésion, une musique très structurée dont l'apparente tranquillité renferme bien des rages rentrées. Remarquable !

ARCANE V. MARRON DIN-GUE. Exit ARC 001 (Dist. Musica) : comme on dit « pour un premier disque ça n'est pas mal ». C'est en effet plein d'idées, d'humour et de santé, mais je vous conseille surtout de les voir sur scène.

CONFLUENCE « CHRONIQUES TERRESTRES » RCA PL 37293 : belles compositions, beaux arrangements, une rythmique d'acier, un violoncelle et une guitare qui pétent le feu. Énergie, générosité : mais tout de même ça passe mieux sur scène.

DIDIER LEVALLET / SWING STRINGS SYSTEM. Uniletedis 131078 : un rassemblement de cordes où vous reconnaîtrez Didier Lockwood, Christian Escoudé, Siegfried Kessler... Ça va fantastiquement bien grâce à l'astucieux drumming de Bernard Lubat.

ARCHIE SHEPP. BIRD FIRE. TRIBUTE TO CHARLIE PARKER. Impro 05 (dist. Sun Records SR 22119) : sur les dix-neuf disques parus depuis quatre ans s'il y a un Shepp à acheter, c'est celui-ci (avec le fabuleux MONTREUX ONE de chez Ariston). Shepp au baryton c'est une certaine voracité des années 60 retrouvée ! Si !

SIEGFRIED KESSLER TRIO INVITATION. Impro 04. (Sun Records 22-118) : le pianiste et le batteur de Shepp (qui se joint durant deux morceaux au trio) avec Jenny Clarke à la basse. Une interprétation funky en diable de soul (Horace Silver, Wayne Shorter, Cedar Walton). Indispensable même si Kessler peut mieux faire.

JEAN-CLAUDE FOHREN. BACH. QU'AVEZ-VOUS FAIT DE LA FACE CACHÉE DE LA LUNE. DOCTEUR FOHREN. BACH. Open 10 : un virtuose des débuts et du ténor qui fit De retour sur les scènes du jazz il est un peu au jazz cool ce qui est face avec le trio Arvanitas et l'autre en le trio Arvanitas et avec son magnétophone. Très attachant.

THEO LOVENDIE ORLANDO WATERLAND. WM 003 (dist. Palm) : une figure essentielle du jazz hollandais qui sera le 16 juillet au festival de Nîmes. Une musique chaleureuse et une organisation rythmique des plus savantes.

OKAY TEMIZ / ORIENTAL WIND ZIKIR. Sun Records. SEB 11005 : la rencontre enthousiaste de la musique orientale et du jazz mais un résultat un rien anecdotique.

ALDO ROMANO. IL PLACE RE. Owl 015 : (dist. Freebird). Un disque attachant tout plein des origines italiennes d'Aldo Romano. Portal tranquille, « folk » et déchirant. Jenny Clarke trépidant, Claude Barthélemy, guitariste et bassiste dont la virtuosité vous détournent certainement de bien des vedettes du jazz-rock.

JAZZ IMPRESSION. LE VICE ET LA PARESSE. Jam CG 1278. Le Pont de Cisse, 37210. Vouvray : une musique pittoresque et colorée, un quintet brillant, un pianiste et leader à suivre : Ch. Couturier.

CESARIUS ALVIM / J.P. MAS RIA RIO. Owl 013 (dist. Freebird) : Un duo piano-basse aux vertus universelles. Beaucoup plus mûr que Rue de Lourmel.

FRANK WHRIGHT KEVIN. MY DEAR SON. Sun Records. SEB 004 : avec entre autres, Arvanitas et Philly Joe Jones. Le free, le bop, le blues, finalement tout ça c'est la même chose.

SIRACUSA / JAUME / BONI NOMMO. Plan 29 : un trio saxo-guitare-batterie : fermez vos yeux et regardez les couleurs qui sont derrière. Unique !

TANIA MARIA LIVE. Accord ACV 130 005 (dist. Musica) : la passionnante pianiste et chanteuse brésilienne entourée de deux musiciens français époustoufflants : Marc Berteaux (basse, André Carrelli (batterie).

WORKSHOP DE LYON. TIENS LES BOURGEOIS ÉCLATENT. L'oiseau musicien 11221100 : un des meilleurs groupes français. Musique très théâtrale qui passe beaucoup mieux dans ce disque que dans le précédent. Très conseillé (surtout sur scène).

ESCOUDE / CHARLIE HADEN. GITANE ALL LIFE. Musiaca AL 001 : une rencontre un peu ratée entre un grand guitariste et un grand bassiste sur des thèmes de Reinhardt. À écouter pour Haden.

TAMIA T. Records T1001. (Dist. Freebird) : du synthé ? Non la voix d'une femme sans aucune manipulation technique. Hallucinant compris aux traditions orales. Tamia sera à la Chapelle des Lombards, du 13 au 19 juin.

Voilà... et c'est pas tout. Adieu, ou plutôt à bientôt dans Jazz Hot, le Jazzophone, là où il y aura moyen de parler de cette chose étrange que l'on appelle le swing... Posez votre oreille sur la poitrine de votre meilleur(e) ami(e) et écoutez... Vous entendrez un drôle de truc qui fait tchaabadada, tchaabadada. Si vous aimez, courrez vous acheter le disque en trio du vieux batteur Joe Jones (MusiDisc 30 CV 1153, 14.50 F sur le Boule/Mich) et alors vous saurez ce que c'est que le swing.

Franck



ganja, jah, jamaïque.

Le reggae est à la mode, sorti tout droit des ghettos jamaïcains, le voilà qui s'implante sur notre continent.

Ce qui m'a tout d'abord séduit, c'est ce rythme noir, cette souplesse dans les percussions qui, au détour d'un disque de Marley, m'a saisi les tripes et projeté sur une piste de danse, se trouvant par hasard au beau milieu de ma piaule. Où Marley m'emporta cette nuit-là, je ne serais pas capable de l'expliquer. Tous les sons de cette musique étaient placés, calculés, et tombaient au creux de mon oreille juste au moment désiré.

Une de ces nuits où la tête reçoit quelque chose de nouveau, où les questions restent sans réponse, où le courant de pensée rastafari reste une énigme. Comprendre pourquoi cette musique révolutionnaire accouchait en même temps du mystique, de la croyance en Jah (Dieu), incarné par Haile Selassie, qui reste le guide spirituel des rastas, même après sa mort. Il a refusé le colonialisme blanc et serait par ailleurs descendu de Salomon. Le Négus n'en était pas moins un dictateur corrompu qui laissa l'Éthiopie dans une situation désastreuse.

J'ai bien vite compris que le reggae véhiculait plus qu'une musique, une philosophie fondée à grande aspiration de ganja (herbe hyperpuissante qui pousse à la méditation). Une philosophie tout sourire dehors qui pêche la légalisation de l'herbe et le retour à l'Afrique, terre que les Noirs ont quitté en esclaves. La Jamaïque, berceau du reggae, nous apporte une foule de musiciens de classe internationale : Peter Tosh, U. Roy, Burning Spear ou Bunny Wailer et Third World, sans oublier le grand Bob, qui maintenant vit le plus souvent aux USA. Il semblait que ce dernier ait quelques ennemis de par ses prises de posi-

tions politiques, jugées incompatibles avec l'esprit rastafari, de même qu'il est considéré comme un capitaliste. Or le rasta refuse le luxe et méprise l'argent. Voilà. Complicée à cerner, la personnalité de ces messieurs !

A Londres aussi, il y a quelques rastas qui fument l'herbe à haute dose. Et la production reggae est florissante au pays des pelouses vertes et des chapeaux melons. De Kingston à Londres, le reggae a pris un léger accent disco. Mélodies enjouées et rythmes sacrés, à l'image de Jimmy Cliff, de Jah Woosh, Steel Pulse ou autre Billy Spencer qui flirte parfois avec les frontières du disco.

Comprendre l'orgueil noir du chômeur qui rode dans le ghetto de Kingston, les plaintes sauvages du rasta, lorsqu'il chante l'Afrique ou la force. Et surtout éprouver un réel plaisir à se fondre dans la musique.

Côté riffs sacrés, j'ai écouté un grand monsieur, super vedette africain, un certain Fela Ranson, saxophoniste speeded mais qui décharge une musique divine dans tout le corps.

Et en France, devons-nous nous contenter d'attendre le passage d'un Bob Marley, Peter Tosh ou autre Jimmy Cliff pour étancher notre soif de vibrations.

Sachez que le reggae français, ça existe, et même que ce n'est pas mauvais du tout. J'ai vu Imaël et Sixu Touré, à la fête du MRAP, un groupe composé de deux Sénégalais qui donnent leur nom au groupe, de huit Français dont trois cuivres et un Jamaïcain. La formation a été acclamée par les quatre mille personnes de l'hippodrome de Pantin. Le public était debout, enivré par le démon de la danse.

Je signale aux amateurs qu'il y a un bar-botte rasta à Paris, le Cloître (début de la rue Saint-Jacques, 5^e), ouvert tous les jours jusqu'à deux heures du matin.

Claude

Rien que du rock

Juste deux nouveautés attirées au vol et qui m'ont laissé dans l'oreille un goût de revenez-y. Edith Nylon d'abord. Ses cheveux mi-roses, mi-jaunes ne doivent pas vous tromper. Avec ses copains, frangins, cousins, ils ont les pieds sur terre et de la suite dans les idées. Elle a dix-huit ans, et les autres garçons guère plus. Elle doit passer sans trop de problème le bac C, comme les autres qui usent encore leur pantalon à Janson-de-Sailly.

Vous l'avez deviné, ils font du rock. Pas issu de la banlieue grise des usines enferrées, mais un rock speedé, assez snob, très influencé par la new-wave anglaise, tendu, efficace sous la voix métallique d'Edith Nylon qui compose aussi des paroles violentes, d'une provocation un peu trop étudiée, mais intéressante.

Edith Nylon sait où elle va, le rock l'a saisie pour de bon il y a juste un an. La passion du groupe est devenue une drogue. Ce premier disque donne une furieuse envie de les retrouver sur scène. Pour ceux qui aiment le propre, le sans bavures, le plaisir sera alors à son comble... (CBS 83708).

Je voudrais signaler pour en finir, la rentrée de Sapho qui était partie à la recherche de musiques nouvelles de l'autre côté de l'Atlantique. Son retour est concrétisé par toute une série de titres qu'elle compose et écrit elle-même. J'en ai écouté trois. C'est fantastique. Une voix extraordinaire pour un rock sensuel et riche, qui laisse espérer qu'une maison de disques lui permettra d'exprimer toutes les folies qu'elle a en elle. C'est urgent.

Hélène Delebecque

melaine favennec

CHANSONS SIMPLES ET
CHANTS DE LONGUE
HALEINE

Nevenoe 30010 Cat A.

Melaine Favennec c'est un cas dans la chanson. D'abord il est inclassable. Bien sûr, bien sûr, la consonnance du nom, ça nous emmène plutôt du côté de la Bretagne : « Favennec, comme il l'explique, c'est un mot d'origine latine. Invasion de la Gaule par César... Le Hêtre. Je suis celui qui vit parmi les hêtres. Et puis, un jour au début de l'hiver, quelqu'un est venu me voir et pour nous réchauffer j'ai pris la hache de hêtre et j'en ai abattu quelques-uns. Depuis je suis quelqu'un qui vit parmi les Etres... quand je nous vois pousser, ça me donne force à l'amour ».

Le ton est donné. Et chanteur, il l'est de tout son être justement. « Je suis né chanteur, de la volupté de l'andro et de la ferveur du plin, et cette tradition qui me traverse me dit sans cesse de pousser mon chant contre la grisaille, à son plus haut plaisir ». Melaine Favennec chanteur nous entraîne dans un

trouillon d'images, de sons et de mots, lancés à toute volée. « Je divulgue le cri jusqu'à ce qu'il trouve asile dans chaque mot ; un cri secret en partance, qui me projette dans chaque chanson... ».

Et il nous bouscule, nous déboussole, comme une lame de fond ; celle qu'il chante dans « Lament à la mer », sa « poésie pour cornemuse » où l'on sent sa voix suivre la vague et se gonfler avec elle. Et ses textes se déroulent, tantôt lancinants, tantôt enjoués souvent dérouants à la première écoute. Mais très vite envoûtants.

Depuis trois ans, il fait partie d'une coopérative de production de disques Nevenoe, qui s'est fixé pour objectif de favoriser l'expression des chanteurs en Bretagne et leur permettre de décider eux-mêmes de leur propre production. Pour se procurer le disque : Nevenoe 8, place Cornic 29210 Morlaix. Tél (98) 88 51 36.

V.M.



nouvelles frontières :

IL Y A PLUSIEURS FAÇONS DE VOYAGER

1. vous n'attendez de nous qu'un transport :

DECOUVERTE INDIVIDUELLE

Cette formule vous propose un billet d'avion aller-retour pour la ville de votre choix et, toujours, une série de tuyaux pour préparer votre voyage.

PARIS-PALMA A/R	600 F
LYON-TANGER A/R	700 F
PARIS-ISTAMBUL A/R	960 F
PARIS-NEW YORK A/R	à partir de 1 450 F

PARIS-BANGKOK A/R	3 350 F
PARIS-RIO A/R	3 550 F
PARIS-SANA'A A/R (Yemen)	2 100 F
PARIS-NAIROBI A/R	2 230 F
PARIS-BOMBAY A/R	2 350 F
BALE-LIMA A/R	2 680 F

voix à dates fixes

- * vol VARA
- * billet valable un an

2. vous voulez un transport et un point de chute à l'arrivée :

DECOUVERTE FORFAITAIRE

En plus du billet aller-retour, sont fournies quelques prestations, variables selon les pays (nuits d'hôtel, transports intérieurs... etc.) et indissociables du transport.

PARIS-BANGKOK-PATTAYA (Transports intérieurs et hôtel)	3 300 F
--	---------

3. vous voulez partir en toute liberté, mais pas seul :

CIRCUIT INITIATION AU VOYAGE

Vous partez avec une vingtaine de personnes. Vous circulerez

et vous vous logerez à l'aide des moyens locaux. Un accompagnateur Nouvelles Frontières se joindra à vous. L'itinéraire est déterminé avant le départ par les membres du groupe, mais aucune réservation n'est effectuée à l'avance.

TUNISIE 2 semaines	1 760 F
ALGERIE 2 semaines	1 400 F
TURQUIE 3 semaines	2 110 F
YEMEN 3 semaines	4 400 F
PEROU 4 semaines	5 350 F
COLOMBIE-EQUATEURS 4 semaines	5 500 F
AMAZONIE 4 semaines	7 400 F

4. la libre découverte vous tente, mais avec un minimum d'organisation :

CIRCUIT SEMI-ORGANISE
Votre voyage se déroulera avec une vingtaine de personnes, selon un itinéraire établi en fonction des centres d'intérêt réels et non de l'infrastructure hôtelière. Pas de préoccupation d'hôtel ou de transport, ils sont réservés. Vous prendrez vos repas dans les auberges locales.

THAILANDE 3 semaines	4 090 F
MEXIQUE 3 semaines	4 650 F
SINGAPOUR-JAVA-BALI 3 semaines	5 140 F
PEROU 3 semaines	5 400 F
MADAGASCAR 2 semaines	5 460 F

5. vous recherchez l'insolite, le contact avec la nature, et un confort rudimentaire ne vous rebute pas :

CIRCUIT AVENTURE
Quinze ou vingt personnes bien équipées, accompagnées d'un responsable Nouvelles Frontières, en pirogue, à chameau, à cheval ou... à pied. Forcément hors des sentiers battus !

Toutes les prestations ne sont pas prévues à l'avance, mais vous trouverez, à votre arrivée, les Land-Rovers au Sahara, les motos à Bali, les refuges en Islande, les traîneaux au Groënland. Attention : bonne forme physique nécessaire.

MAROC 2 semaines	1 620 F
GRECE (Cyclades) 2 semaines	2 400 F
PAKISTAN (Kashmir) 3 semaines	3 750 F
TREKKING KILIMANDJARO 1 semaine	4 400 F
GROËNLAND 3 semaines	4 500 F
TREKKING ANAPURNA 3 semaines	5 000 F

6. le pays que vous voulez visiter est peu ou mal équipé en transports en commun :

CIRCUIT MINIBUS
Les circuits minibus sont conçus comme les circuits initiation au voyage : liberté totale en ce qui concerne l'hébergement, la nourriture, l'itinéraire. Suivant le pays, les minibus varient de 8 à 15 places, et les groupes comprennent un ou deux véhicules.

GRECE DU NORD 2 semaines	1 860 F
YEMEN (en Topcat) 2 semaines	4 650 F
MEXIQUE 18 jours	5 350 F

7. vous souhaitez voyager sans préoccupations matérielles :

CIRCUIT ORGANISÉ
L'hébergement et les transports sont prévus et réservés. Selon les circuits, les repas sont libres ou en demi-pension. Une grande liberté est toujours laissée aux participants, afin de favoriser leurs contacts avec les habitants.

Circuits organisés :

TUNISIE 1 semaine	1 550 F
MAROC 1 semaine	1 630 F
JORDANIE 1 semaine	2 650 F
URSS 2 semaines	2 680 F
EGYPTE 2 semaines	3 000 F
USA NORD-EST 2 semaines	3 800 F
CEYLAN 2 semaines	4 250 F
ZAMBIE 2 semaines	5 450 F
LADDAKH-RAJASTHAN 3 semaines	5 900 F

les adresses de nouvelles frontières

ALX-EN-PROVENCE

11, rue Bordini - 03000 TAI - 06 47 23

BORDEAUX

31, allée de Touring 33000 TAI - 44 80 18

CLON

20, rue Bordini 21000 TAI - 30 18 31

GRENOBLE

5, rue Bordini 38000 TAI - 67 18 53

LILLE

106, rue Bordini 59000 TAI - 54 34 04

LYON

34, rue Franklin 69002 TAI - 37 18 47

MARSEILLE

61, rue Bordini 13001 TAI - 54 18 48

METZ

33, rue En-Fourrière 57000 TAI - 76 01 85

MONTPELLIER

15, rue des Sœurs-Roises 34000 TAI - 72 33 83

NEUCHÂTEAU

12, place de la Réunion 69100 TAI - 46 30 44

NANCY

12, avenue du Général Leclerc 54000 TAI - 36 76 27

NANTES

2, rue Auguste-Brassat 44300 TAI - 71 08 07

NICE

24, avenue Georges Clemenceau 06000 TAI - 93 32 84

RENNES

11, rue du Pré-Botte 35000 TAI - 79 61 13

STRASBOURG

7, place Clemenceau 67000 TAI - 23 17 12

TOULON

2, place Monnergue 83000 TAI - 93 36 39

TOULOUSE

36, rue des Lacs 31000 TAI - 21 03 83

BRUXELLES

21, rue de la Victoire (Grand-Place) 10000

MILAN

via Novati 4 Milano TAI - 89 20 83

ROME

66, via del Chiavari, Roma TAI - 854 15 32

PARIS

86, boulevard Saint-Michel 75006 TAI - 209 12 16

80, rue Saint-Salomon 75005 TAI - 329 12 16

37, rue Violet 75015 TAI - 578 65 40

8. vous travaillez onze mois sur douze, et vous n'avez pas envie de "barouder" continuellement pendant le douzième :

SEJOUR
Hébergement en demi-pension, avec la possibilité de pratiquer de nombreux sports et de faire des excursions au départ de l'hôtel. Les lieux de résidence sont choisis de façon à ne pas vous couper de la population.

TUNISIE (Festival de Tadjaria) 1 semaine	1 240 F
MAROC (Festival d'Asilah) 1 semaine	1 320 F
ALGERIE (Tipaza) 1 semaine	1 340 F
EGYPTE (Alexandrie) 2 semaines	2 100 F
CEYLAN (Colombo) 1 semaine	3 100 F

vous voulez connaître tous les autres voyages proposés par nouvelles frontières
BROCHURE ETE-AUTOMNE 1979
Remplissez, découpez ce bon et adressez-le au bureau Nouvelles Frontières de votre ville.

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____



nouvelles frontières
Nous luttons pour le droit au voyage

**Le nouveau roman d'Yves Simon
est un grand disque.**

**"Demain
je t'aime"**



Disque 30 cm RCA PL 37.264 également disponible en K7.

RCA

alliance

**les dossiers de
l'étudiant**
7, rue Thorel, 75002 Paris tél. 236.94.41 - 236.98.99 - 233.92.87

**N° 10
176 pages
10 F**

Que faire avec ou sans le bac ?

les Universités

- Quelle université choisir ?
- Les débouchés
- Tous les diplômes
- Le dictionnaire des Universités

EN VENTE PARTOUT

Documentation gratuite sur toutes nos publications sur simple demande à

l'étudiant

7, rue Thorel 75002 Paris, tél. 236.94.41 - 236.98.99 - 233.92.87

salut les copains

SEA LEVEL Capricorn Records
2429 150 Dist Polydor.

Garbarek, Trouner, Christensen Weber « Solstice songs and Shadows », ECM 1095.

Garbarek, Trouner « DIS » ECM 1093.

eudi 24 mai. Quatre heures de l'après midi. Dans quarante huit heures ce dernier numéro d'Antirouille sera « bouclé ». Terminé, achevé. Articles relus et corrigés. Mise en page finie. Plus question d'y changer quoi que soit. Direction l'imprimerie. Et moi, comme une pomme, encore à me remuer le youzart à savoir ce que je vais choisir pour remplir mes trois feuillets de la rubrique « musique ». Toujours pas décidé. Bien sûr, le nouveau Steve Hackett... Mais non, trop inégal à mon goût. Rien que je n'ai écouté parmi les nouveautés ne m'inspire vraiment. Du moins suffisamment pour un dernier numéro. Faudrait quand même que je me décide.

16h17. Tilt. Pourquoi ne pas chroniquer un vieux truc ? Un bon vieux disque que c'est dommage de ne pas en avoir causé à l'époque. Mais c'est bien sûr. Après tout l'actualité... Je sens que je vais trouver. Brève recherche dans la discothèque. Enfin. Sea Level.

Quatre Américains. Deux Noirs, deux Blancs. Et parmi eux deux « ex » de l'Allman Brother's Band. Si (Sea) Level est un groupe à ne plus présenter aux USA, paradoxalement, sa réputation n'a pas encore atteint le sol européen. Malgré un passage très remarqué, l'an dernier au festival de jazz de Montreux, où, là-bas, le groupe explosa littéralement. Pourtant, la formation est de plus classiques : basse, batterie, guitare, claviers. Le style aussi. Un jazz léger, aux accents de blues, marqué qu'il est de l'empreinte du précédent groupe. Reste ce qui fait que Sea Level se dégage avec aisance de l'ensemble de la production de ce style de musique : le savoir faire et le swing. Et des compositions suffisamment solides pour mettre le tout en valeur. Comme ce « Nothing matters but the fever » morceau très représentatif de tout l'album. Thème jazzy amené au piano, swing d'embrasse, support de basse, son feutré, rythme sec et binaire de batterie et petits riffs giclants de guitare qui reprennent et étouffent le premier thème. Merveille de précision, feeling au millimètre, jusqu'au bout du silon avec à l'appui quelques notes limpides et incisifs.

Jeu 24 mai. Tard dans la nuit. Je sens que cet article ne va pas se tenir. Pas « journalistique ». Mélange de style dans l'écriture. Strictement aucune importance. Une seconde écoute des nouveaux



disques de Jan Garbarek, saxophoniste de Keith Jarrett, et de Ralph Towner, guitariste, me plonge dans un profond émoi. Musique sobre, épurée. Aux confins d'un Jazz embrumé. Très peu d'instruments. Trois, quatre. Une contrebasse étirée par un archet. Suave, voluptueux. Fabuleuse toile de fond sonore. Un son sourd, sans espace, plein, qui dérive lentement. Déchirement du saxophone. Cri strident dans la nuit. Puissance des notes. Sobriété encore. Vol du saxophone, très haut au-dessus de l'archet. La musique emplit le volume de la pièce, épouse les formes, contourne les objets, se love dans l'esprit. Sonorités riches et dépouillées. La guitare s'insinue. Acoustique. Petits accords secs. Plaqués contre le manche. Imperceptible naissance d'un rythme. Le soufflé du sax s'active. Gonfle. Accélère. Les baguettes viennent heurter les peaux. La batterie allonge le rythme. L'étoffe. Le muscle. Tout s'accélère. Frémissements des cymbales. Vitesse décollée. Le sax voltige, sursaute, se lie au rythme. Ne le quitte plus. S'effouille. Rugit et rend l'âme. L'archet diminue les pulsations. Les accords s'estompent. la contrebasse renaît dans l'atmosphère initiale. Tout se meurt.

Deux disques de chevet, dans les mêmes teintes. Et un bien beau cadeau en guise d'au-revoir pour Antirouille. A la prochaine. Votre dévoué.

Philippe Foucaud

A l'ombre des menhirs en fleurs

J'avais pourtant bien fait les choses : tout était prêt. Le papier était engagé sur la machine, la touche de majuscule enfoncée, les idées prêtes à jaillir. Bref on n'attendait plus que mon bon vouloir tout commencer. Et puis vous savez ce que c'est, on ne fait pas toujours ce que l'on veut,

surtout quand les amis arrivent à l'improviste et se proposent de vous aider gentiment. On en était donc là, à déviser allègrement, quand un doute se fit jour dans mon esprit embrumé : si j'avais sorti mon instrument de travail, c'est que j'avais sans doute quelque chose à faire, n'étant pas homme à travailler quand les circonstances ne m'y obligent pas. Un vague souvenir m'assaillit... Il était question de la musique et de son évolution ces dernières années. En toute franchise, la musique à ce moment là, elle évoluait peut être mais en tout cas sans moi.

IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST OU POUR UNE POIGNEE DE ROCKERS

Le disque de Meat Loaf tournait sur ma platine, le son a un volume raisonnable (juste assez fort pour ne pas entendre les coups de protestation des voisins dans le mur). Meat Loaf faisait incontestablement partie de cette génération de nouveau groupe qui sans vous bouleverser, vous apportait énormément de plaisir grâce à un rock qui se faisait tour à tour torride comme une coulée de lave brûlante sur les pentes escarpées d'un Etna en éruption, puis charmeur et mélodique, avec les somptueux arrangements typiques de la musique américaine. J'aimais aussi la musique de Boston ce rock technologique et sophistiqué mais qui parvenait toujours à ne pas être aseptisé. Et puis tant d'autres encore : Foreigner, sinon la réplique américaine, du moins la meilleure imitation de Bad Company et aussi Van Halen et ses riffs sursaturés. Quant à Devo, ils étaient une nouvelle fois, victimes du snobisme des rock critiques français qui après les avoir portés au pinacle, les descendaient maintenant avec un bel ensemble : commi un vol de vautour sur un cadavre encore chaud. Mais Devo survivra à cette curée, car il ne s'agitait pas d'une mode éphémère, mais d'un groupe qui corres-

pondait à un besoin. Et encore, Patti Smith, la grande prêtresse, dont tout a déjà été dit et répété, Bruce Springsteen et ses shows étourdissants et bien sûr toujours Chicago.

ROCK IN GLANDE

L'Angleterre avait été le berceau du mouvement punk, mouvement météore, mais aussi pourquoi le nier, grand coup de balai dans le ron ron du jazz rock et de Genesisseries en tous genres. Une grand bouffée d'air frais qui nous laisse quand même Clash, Stangers, Sham 69 Ian Dury et un mythe, n'importe quel groupe au sens habituel du terme : Sex Pistols.

Led Zeppelin, s'était endormi. Les Who, après avoir perdu leur batteur n'étaient plus eux-mêmes que sur scène. Les Stones restaient un groupe à part, se frottant même au disco sans s'y brûler les ailes : Les Plus Grands. Bad C° sortait à peine d'une profonde léthargie et Roxy Music se réformait. Supertramp survolait les hits parades en déjeunant aux wstates.

DISCO REGGAE MEME PAPA

Le disco était l'achèvement complet de la batardisation de la Soul Music, mais une musique tellement intéressante financièrement qu'elle en devint le refuge de opportunistes à cours d'inspiration dont Santana en fut pas le moindre Seul Earth Wind and Fire rappelait que la Disco descendait du Rhythm and Blues. Le Reggae, fils autrement prometteur de la Soul envahissait le monde, mais malgré un discours resta toujours de mise, perdait de sa force originelle en s'occidentalissant à outrance (Bob Marley, Peter Tosh)

COCORICO ROCK OU FRENCHY BUT CHIC

En France, Claude François avait été lâchement assassiné par EDF (était-il une de ces gaspi répugnante) et n'avait toujours pas été vengé. La variété régnait toujours en maître sur nos ondes, mais se faisait légèrement moins mièvre (Christophe, Balavoine, Francis Cabrel, Mayeure, France Gall, Sanson). Et puis Higelin et Lavilliers n'étaient plus seuls : Mama Ben éclatait, Casanova arrivait. Il y avait encore Verdier, Manset, on allait découvrir Hubert Félix Trieflane. En rock, des centaines de groupes naissaient et 12⁵ et Trust n'allaient pas tarder à épauler Téléphone. Jean Louis Mahjun délaissait le jazz rock nous livrait l'album le plus intéressant de cette période préestivale. Ange avait disparu dans l'indifférence, Magma s'effouillait mais Weidorje reprenait le flambeau et François Bréant nous inondait des nappes de ses claviers musicales.

Les vacances arrivaient, les menhirs étaient en fleur, les tortues poussaient ; dans l'île de la tortue, on continuait à pêcher la morue anglaise, la maladie de la vieille tante suivait son cours et Antirouille disparaissait...

Gilles Barthélémy

Voix Indiennes

Plus vivants que jamais, les Indiens ont décidé de s'adresser au monde. En 1974, à Lincoln, les traditionalistes sioux témoignent de leur histoire orale et de la signature de leur traité. Ils siègent pour juger l'Amérique. En 1977, à Genève, près de 100 nations indiennes pénètrent à l'ONU pour se faire reconnaître en tant que peuples souverains et mettre fin au vol de leurs territoires. En 1978, les Indiens font 5500 km à pied, d'un bout à l'autre des Etats-Unis. A la même époque, Selo Black Crow et Wallace Black Elk, leader spirituels sioux voyagent en France. Leur chemin les conduira à Paris, en Bretagne — le long des côtes polluées par la mer noire — chez des paysans, des antinucléaires, des universitaires et même à Besançon chez les fameux « Lip ».

C'est cette histoire, cette « Longue Marche » que JF Graugnard, le dessinateur Moebius, B. Chapuis et Varèla, racontent en dessins photos témoignages dans un bouquin qui vient de sortir aux Editions Les Formes du Secret.

« Les Indiens lancent un appel fondamental à l'égard de la conscience, dont les prolongements sont à la fois actuels et prophétiques ; mais attention, les Indiens échappent toujours aux schémas dans lesquels on voudrait les enfermer... », disent les auteurs. Très peu de livres parlent des Indiens. Ils sont précieux.

Libertà per i patrioti

Vendémiaire VDES039

RC77B3032

Cet été, des centaines de touristes iront bronzer en Corse. Peut-

être leurs vacances seront-elles troublées par des explosions, des attentats, des rafles policières. Peut-être en parlant avec la population, auront-ils l'occasion de comprendre pourquoi. Quarante militants du Front de Libération Corse comparaitront en juin devant la Cour de sûreté de l'Etat. Ceux-là sont prisonniers depuis un an. Ils ne s'attendent pas à la clémence, bien au contraire. Car tout le monde en Corse est bien persuadé qu'à présent le conflit ne peut qu'empirer. Les Corses n'en peuvent plus du colonialisme de l'Etat français, du vol de leur identité culturelle et économique. Quarante Corses en prison pour combien de leurs compatriotes dans la clandestinité, dans les organisations autonomistes et indépendantistes ?

Le nombre des prisonniers politiques en France atteint actuellement le chiffre de 150, si l'on y inclut les Bretons (qui trinquent d'autant plus que le soutien populaire est plutôt faible de leur côté), les gars des NAPAP, des GARI. Et si on se mettait à compter les emprisonnés de St Lazare, du 23 mars ?

Le procès des Corses coûtera très cher à ceux qui les défendent : il leur faut 50 millions d'AF. Un disque de soutien a été enregistré par des chanteurs et des musiciens de la-bas, et franchement, écouter « disque, ce n'est pas seulement acte de solidarité : c'est tout à fait prendre son pied ! l'aimerais bien que tous les chants militants soient aussi beaux et communicants autant d'émotion à qui les entend. Ce disque est en vente dans les FNAC et on peut le commander contre 50F au CSP, 14 rue Nanteuil 75015 Paris.

Armelie Chouchen

Too much

C'est too much. KCP, oui KCP, les karatékas des Rolling Stones et autres Who vont donner des concerts de musique classique au Pavillon de Paris. Le mois passé, c'était Karl Boehm et Birgit Nilsson deux monstres sacrés, l'un de la baguette, l'autre du bel canto. Au début de l'année prochaine Jean Pierre Bloch, dépit (comme dirait Sol) du 18ème y organisera un Festival. Avec ça, tous les journaux même les plus en-dehors de la question se piquent de causer musique classique. Rien à en dire s'ils le faisaient sans sottise. Hélas ! Et quitte à jouer le fileux de service jusqu'à la dernière ligne... Enfin. Bon. C'est peu dire que désormais la musique classique est entrée de plein pied dans le show-bizz le plus vulgaire.

Les modes se font et se défont avec une rapidité qui ne cesse de m'étonner. Lulu de Berg à l'Opéra, et c'est une espèce d'hystérie chez les confrères. Bonnes Soirées ou Nous Deux y compris.

Récemment, à l'Opéra Comique en deux marathons insupportables, sous prétexte de rendre hommage à Satie, on l'a surnoisement émasculé, moqué de lui. C'est dégueulasse. Ecoeuvrant.

La démocratisation culturelle ? A bas ! Le matraquage sur Starmania n'est pas gênant ; étudié pour. Sur Mozart c'est du gachis.

Bandes de rapaces, sagouins, marchands de soupe. Bas les pattes. Ils ont même foutu Berlioz sur les billets de banque. Sacrilege.

Yves Riesel

4e vitesse

AHMED BEN DHIAH : récit d'un poète arabe. Magnifique disque qui nous restitue l'atmosphère envoiante de Ben Dhiab. Un document très important à écouter, réécouter. Les textes sont en arabe et en français. La pochette est fort belle. Les artistes arabes associés 72 732

H.D.

Jean Gavine

DES CHANSONS POUR SE REMPLIR LA TÊTE

Cela fait déjà plusieurs années que Jean Gavine chante. On l'a vue aux côtés de grandes vedettes, comme Jean Ferrat, avant qu'il ne se fasse un nom et un public dans sa région la Provence.

Avec les premiers succès arrive un premier disque « ni la mort, ni la haine » (aux éditions quelque part). Jean Gavine chante le mineur des Cordillères ou la vie du retraité d'une chaîne à Billancourt, perdu dans sa solitude. Chansons tristes, chansons douces, chansons d'un enragé. « Les dents de la terre », « Le matraque » ou « 7 heures New-York » sont là pour nous le rappeler. Jean Gavine a enregistré un second album « Hommage, Orage » avec pas moins de vingt cinq musiciens pour l'accompagner. Une deuxième plaque de vinyl qui l'affirme comme étant un des grands interprètes de la chanson française, il mérite nos oreilles, écoutons le !

Claude

Contact : Editions Quelque Part Cagne deux Etoiles, avenue du Val Fleuri 06170 Cros de Cagnes.

PRODUCTION STERNE

HUBERT-FELIX THIEFAINE

«Plein d'invention tant dans les mots que dans la musique»

«Voilà un disque où il n'y a rien à jeter»

STE 26505
cassette 30183



Rappel «Tout corps vivant branché sur le secteur étant appelé à s'émouvoir...»
FLD 684 - STE 26503



MACHIN

«Les Marx Brothers du Folk»

«Nous reviennent aujourd'hui avec une nouvelle somptueuse galette»

STE 26504
Cassette 30180



Cassette 30168

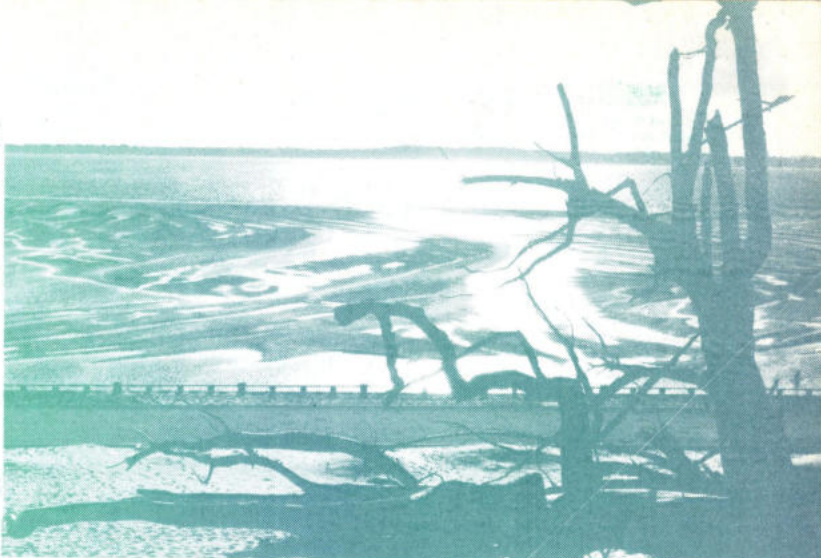
DISTRIBUTION EXCLUSIVE
MUSIDISC EUROPE

Leo Ferré: toute la musique

Il y a trois ans (ou plus ?) lors de son dernier passage à Paris, dans l'infamie salle du Palais des Congrès, Ferré avait intitulé son spectacle « Toute la musique ». Le générique à l'époque avait pu paraître prétentieux surtout venant d'un débutant tardif à la baguette de chef d'orchestre. Qui ne l'avait pas éreinté ? Mais les gens étaient là pour écouter une surprenante juxtaposition (et non pas mélange) de Beethoven, de Ravel et de chansons. Depuis, Ferré continue à diriger des orchestres et il a bien raison.

Ses arrangements ne sont pas signés par un pro à la chaîne, ne tombent plus dans un son implacable de guitares électriques. Elles s'épanchent plutôt, prennent le temps d'écouter les violons chanter, la harpe tresser des ribambelles. Les trois minutes fatidiques sont largement dépassées et si, chansons, elle restent certainement, c'est avant tout de la musique que Ferré donne à entendre, insouciant des conventions radiophoniques. Son dernier disque est superbe.

J'y vois pour ma part autre chose que le cliché décidément tenace du « vieux lion qui rugit » encore réservé par certain hebdomadaire : mais effectivement un peu de ce « toute la musique », cette manière d'intégrer toutes les musiques ; ces rythmes de jazz-band, ces incroyables cadences finales comme dans des films vraiment tragiques ou des chœurs comme dans Debussy, Ravel — ou le violoncelle comme dans la musique de chambre. On est loin, très loin de la « chanson » et dessus cette musique, Ferré pose des mots, plus qu'il ne leur fait épouser la mélodie. Ou alors, quand ces mots,



il en fait une chanson, la seule véritable du disque (« La nostalgie ») ce n'est plus la chanson du commerce, ce sont les lieder de Schubert et les mélodies de Duparc tout à la fois.

Comprenez qui pourra, Ferré c'est toute la musique.

Yves Riesel
* Il est midi ici et 6 heures à New York ». Avec l'orchestre symphonique de Milan. Disques Barclay.

Mannick

Mannick aussi c'est une dame chanteuse, mais plus dans la tradition de LA chanson française, avec des textes bien carrés et les refrains bien placés où il faut. Et de temps en temps ça n'a rien de désagréable, bien au contraire.

Mannick sort tout juste son troisième disque, mais pourtant elle a déjà derrière elle une longue « carrière ».

Elle a commencé au temps du twist, avec un groupe formé avec sa sœur et deux copines « Les Collégiennes ». Et beaucoup encore se souviennent du côté sympa de ce groupe, dans une période où il en naissait trois chaque semaine. Mais pour durer ... c'était autre chose. Il faut dire que c'était avant qu'on « découvre » les chansons de femmes.

Seconde tentative, avec le groupe « Crèche », jolies mélodies aux voix mêlées. De quoi apprendre le métier à fond, faire l'apprentissage complet de la scène. Pour pouvoir ensuite se lancer seule. Avec des textes solides qu'elle écrit elle-

même ainsi que les musiques.

Si comme Anne Sylvestre, Eve l'inspire, elle en parle sur un tout autre ton. La tendresse remplace l'ironie. Mannick prend plus le parti de l'explication. Elle dit avec sérénité et calme ce que définitivement elle ne veut plus vivre.

« Fallait-il que je reste fille dans le regard de mes parents. Comme enfermée dans ma coquille pour être une éternelle enfant ... » Ou encore ... « un jour il m'est venu des ailes, alors vous m'en avez voulu/Car depuis lors vous n'êtes plus ma seule planche de salut ... ».

Pour finir, une très belle chanson pour Brel, comme un patchwork de ses images à lui, chantée d'une voix ample et forte.

V.M.

Vive le folk

De Téléphone à Johnny Halliday, les Clash, les Stones et Gégène, le rock m'a nourri au biberon, avec son lait acide de la racine.

12⁵ m'a foutu des frissons jusque dans mes Santiags, Higelin m'a fait voyager dans mon « No man's land » ...

Les Sex Pistols m'ont fait pousser des racines binaires, Star Shooter m'a fait rigoler ... la vague rock des années 70 n'est née.

En 1 an apparaissent des centaines de sous-Pistols, des centaines de sous-Téléphone, des centaines de groupe originaux. De plagiat à l'invention vivante, l'avantage du rock c'est que tout le monde peut le jouer, que chacun

peut être vedette ... mais enfin, si on sort de la zone, c'est quand même un meilleur plan. Vive la musique pour le peuple ! Il y a bien encore un ou deux réticents que les épingles à nourrices n'excitent pas outre mesure, mais, fin des pisses froides qu'il y avait des prémices de fascisme, la barre est à ceux qui osent, ceux qui gueulent, qui bougent.

« Le Palace » ambigu, fait recette. Rose Bonbon ouvre ses portes, le Swing Hall périt et la Chapelle des Lombards prend sa place.

Téléphone fait sa série de concerts gratuits, les petits groupes pullulent. Ian Dury pulvérise la scène. Mais aussi : Le FRAM programme une soirée rock à Sartrouville. Antirouille fait sa fête : Stinky Toys passe au Palais des Arts. A Sartrouville, un bout d'une heure c'est la baston générale dans la salle. De la scène, au fond du théâtre, les cannettes de bière violent. Un type du bar se fait braquer au cran d'arrêt ... pour un Orangina » !!! Dans les back-

stages les groupes se chouravaient les matos entre eux : ambiance Rock.

Les groupes rock pullulent.

Les boîtes de disques avec leurs manières délicates ont déjà toutes rajouté en catastrophe deux ou trois groupes rock à leur catalogue : le mouvement rock a ses moyens de diffusion.

Mais quel mouvement ? La new-wave crache sur les punks, qui injurient les rockys, qui flagellent leurs dissidents ... enfin un ennemi commun : le babu, le folkeu !!!

Les concerts se succèdent tous les jours aussi heureusement inégaux. Rock'n Roller, Bijou et ses filles éclatent les salles. Extra-Balle Tilt. Ecoute Maman apparaît. Tiens ... vous les connaissez eux ? Si vous vous trimbaliez avec votre cuir et votre Solex du côté de la fête d'Avant Garde ...

Les groupes rock pullulent.

Mais, à croire que le milieu rock n'avait rien à apprendre du show biz en place, les sempiternelles

magouilles font surface les premières parties sont négociées ... plusieurs salles paient les groupes au lance pierre à retardement ... les petits groupes triment leur prétention dans leurs amplis ... ceux qui ont eu la chance de sortir du lot, la traînent en camion... ambiance Rock !!!

Et le Folk là dedans ? C'est simplement pour avoir le droit de me trimballer avec mes cheveux longs et ma tunique, si je la ressors un jour : pour avoir la possibilité de rocker avec mes tennis et mon jean rose ... pour qu'on me laisse tranquille, flasher sur Téléphone et déjancer sur Machin. La confrérie des fous ou Méneval : tiens eux aussi ils passent à Avant Garde le samedi 2 à 17h30. Si vous voulez régler des comptes avec moi, je serais dans le public.

Bon, voilà ! Ça m'a fait plaisir de cracher mes aigreurs d'estomac et de vous faire goûter à mes pieds. Je vous laisse, il y a Bijou dans les banlieues.

Arnaud Man's Land Corbin

musique

ON EST BIEN,
LÀ.

ILS NOUS DOIVENT TOUT

TRIGAUD

'N

GÖLTZ

Ils sont craint comme la peste dans le monde de la presse. Futura, Mode Internationale et Science Fiction Magazine ont eu le malheur de leur demander des dessins (le premier prix du concours de posters de SF magazine, c'était Trigaud). Dans le mois qui suivait, ces trois revues, coup sur coup, déposaient leur bilan. Il serait trop facile d'invoquer le hasard. Nous avons résisté trois ans à leur arrivée à Antirouille, à supporter huit heures par jour d'abominables jeux de mots. Editeur, s'ils vous téléphonent, inutile de vous barricader dans votre building de verre et d'acier, vous êtes DÉJÀ perdu. Comment ça. - il suffit de ne pas prendre leurs dessins. ? Vous dites ça parce que vous n'avez jamais vu leurs dessins.



SHWAB



PIOTR



L'ETAT MAJOR EN RETRAIT
PROVISOIR A PERPIGNAN
NOUS A DIT "LES GARS
TENEZ CALAIS COÛTE
QUE COÛTE..." "J'SUIS
LE DERNIER DU RÉGI-
MENT..." J'MEURS EN
PAIX. J'AI FAIS MON DE-
VOIR... VIVE LA PATRIE

26 BIBROUITCH



DHELIEZ.



PHIL

Grâce à Antirouille qui les a projeté à la face du monde à la vitesse de 70 000 exemplaires, lus par quatre radins à la fois, ces inconnus(ues) miséreux(euses) d'avant-hier sont aujourd'hui les superstars du crayon que les journaux de la planète s'arrachent à coups de contrats fabuleux.

Sérieux maintenant.

Sans eux, Antirouilles n'aurait jamais été ce qu'il a été pendant quatre ans.

Avant de faire haleter 280 000 lecteurs et lectrices, Antirouille faisait baver 560 000 yeux. Plus d'un demi-million d'yeux qui pleurent aujourd'hui à chaudes larmes une quarantaine de dessinateurs.

Salut les dessineux, salut les dessineuses, ce qu'on vous doit est bien plus épais que six pages de souvenirs.



De la classe jusque dans l'atroce, pompes blanches à gros crampons, d'un sadisme enjoleur dans le trait comme dans l'élocution : « hey, regardes ce que j'amène dans mon carton, je crois que c'est assez super, bevez pas trop dessus, c'est une aquarelle hyyyper fragile ... ». On faisait bien attention à baver à côté, des fois que ça uarait été pour nous. Et il parlait livrer son truc à Rock and Folk.

LOUSTAL

ASPIC



TASSO



On a cru pendant trois ans que c'était un type sympa et désintéressé, parce qu'il était le seul à avoir refusé les 200F la page (exceptionnel !) qu'on lui proposait pour le spécial BD. Bien longtemps plus tard, au cours d'une malencontreuse évocation de souvenirs, il a brusquement réalisé que « 200 balles », ça ne voulait pas dire deux francs. On a eu beau arguer qu'il y avait prescription, cette petite crapule a exigé qu'on le paye.

TIGNOUS



CAILLON



HOANG

DOLLÉ



CECILE ANGUERRA

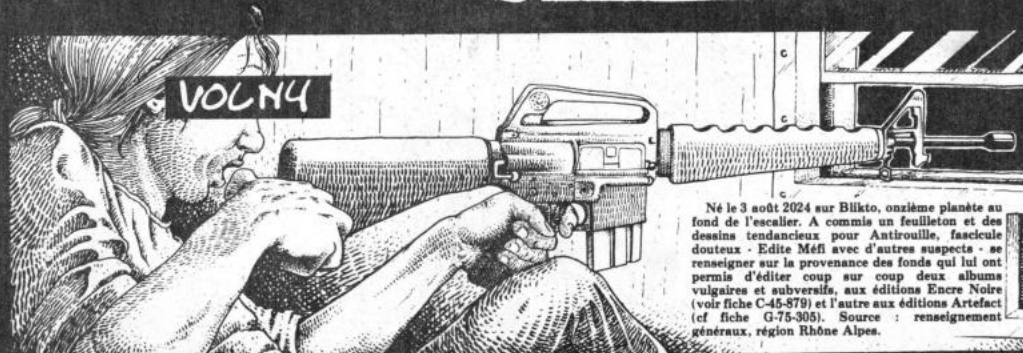
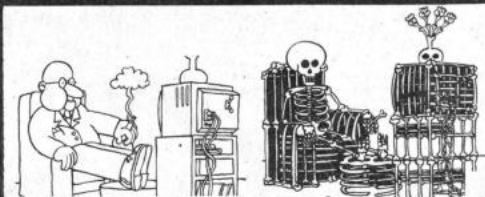
STROP

PAGNOUX



Qui pourrait oublier « Malaise en Malaisie », le faux Buck Danny tellement vrai que Dupuis fit un procès à Hubinon pour avoir vendu des pages dans le n° 27 d'Antirouille? Pour Meslet, si Dieu existe, c'est une vieille Ford Thunderbird 62 qui s'écaille dans un paradis d'asphalte.

Pascal, après les réunions de dessinateurs, on le traînait devant un Jungle Queen pour l'entendre éructer, arquibouté sur le flipper: « et maintenant les poteaux, je vais vous refaire la Fourchette du Diable ! ».



Né le 3 août 2024 sur Blikto, onzième planète au fond de l'escalier. A commis un feuilleton et des dessins tendancieux pour Antirouille, fascicule douteux. Edite Méfi avec d'autres suspects - se renseigner sur la provenance des fonds qui lui ont permis d'éditer coup sur coup deux albums vulgaires et subversifs, aux éditions Encre Noire (voir fiche C-45-879) et l'autre aux éditions Artéfact (cf fiche G-75-305). Source : renseignement généraux, région Rhône Alpes.



LEFLUET

Derrière une moustache, une contrebasse et le pseudonyme de Lefluet, se cache Luc Mahler, un des quatre dessinateurs-monteurs-maquettistes d'Antirouille, le seul qui savait aussi faire de la musique et arriver à l'heure. L'alchimie poétique des couleurs d'Antirouille, c'était lui. Les tuyaux sécurité sociale en petites lettres bleu-clair sur fond de gros pois rose vif, c'était encore lui. Votre conjonctivite c'était lui.



J.P. THOMAS

LECOINTRE



PÉTIT-ROULET



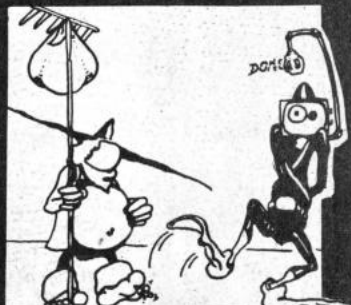
DANTE



ANNE



CENUÏNT



ONURB

FERNANDO



On l'a découvert au Brésil lors d'un de nos reportages en Amérique du Sud. On s'est toujours demandé où il trouvait le temps de nous amener à un tel rythme ses grands dessins aux couleurs venues d'ailleurs. Au bout de deux ans il nous a avoué qu'il faisait aussi du théâtre, du cinéma, et puis aussi un peu de vidéo, et qu'il préparait des dessins inédits pour un album Fernando.



CHARMAL



CREPIN



I.D. COOP

Il était standardiste dans un bureau oublié de la voirie parisienne. Ça veut dire que son bureau était une immense table à dessin, et que loin, très loin derrière ses dessins en cours, ses couleurs, ses pinceaux, sa collection de Frazetta de contrebande, loin derrière tout ça, en cherchant bien on pouvait apercevoir un téléphone. En tendant vraiment bien le bras dans un mouvement de gymnastique quasi-quotidien, des fois il parvenait à le décrocher avant qu'il ne cesse de sonner.

MATHIEU

Déjà tout petit, Mathieu gribouillait dans les marges de ses BD. Un jour, à 3 h du matin, jour de bouclage, alors qu'il ne lui restait que cinq heures pour faire ses cinq pages de feuilleton, il emmergea de son nuage et dit, avec son regard naut : « Je me rends compte d'un truc : dessinateur, c'est vraiment un boulot de fainéant ! ». Têtu comme une mule, mégalo intarissable, vert de rage en voyant qu'il faudrait bien mettre un peu de texte à côté des dessins pour que les pages d'Antirouille ressemblent à autre chose qu'un canard de BD. Il l'ignore, mais c'est par erreur qu'il est dans notre monde. En fait, son monde, c'est le dessin; lui, c'est un personnage de BD.



DURE CONDITION
DUE CELLE DE
MUSCEN RATE
LORSQU'ON RE-
VAT D'ETRE UN
PLOMBIER REUSSI
OH ! GRAND PEZZ
POURQUOI NE PAS
M'AVOIR LAISSE
SUIVRE MA VOIE?



JOANNIS

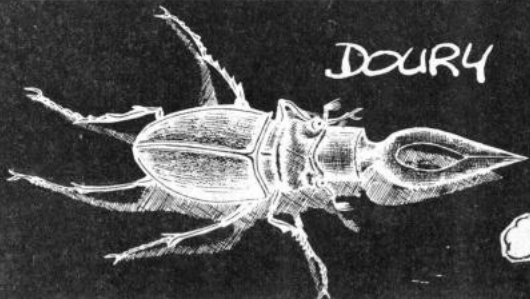


PAILLER

Quinze ans de mécanique auto ou avion, de comic-books et de bourbon, ça vous forge un style. La grande première mondiale de Pailleur, en solo, ce fut un festival de six pages dans le spécial B.D. Antirouille de juin 77. Un grand crû que les rats de la B.D. d'occasion s'arrachent depuis déjà longtemps.

Aux dernières nouvelles, le dragster Rolls Thunderbolt de Jeannot vrompait devant les Editions Dargaud, qui viennent de sortir son premier album : Déconan le Barbaresque. On espère que les tomes II à XXVIMDCXII sont en préparation.

DOURY





G HARDY



LACHÈVRE

Le fils naturel de Reiser et Picasso. S'est retiré dans le coin le plus reculé de la campagne la plus ignorée du sud le plus mystérieux, après un séjour parisien qui semble l'avoir traumatisé pour plusieurs vies.

CICERONE



YEBAB LE JEUNE



Marcel, le Stakhanov de la BD... La première fois qu'il s'est pointé c'était avec une planche sur le thème « si les femmes avaient des poignées ». Bon coureur de 110m haies, il a réussi à retranscrire le journal plus vite que nos huit machines à écrire. Et puis le lendemain il revenait par la fenêtre avec une bouteille de cidre et ses inoubliables pages de Zorro, faites pendant la nuit. On n'allait plus le lacher pendant deux ans.

COUCHO



Si un jour vous la voyez dans votre immeuble, la tête au ras du sol regardant par en-dessous les plomberies du palier, ne lui marchez pas dessus : c'est parce qu'elle prépare un album sur la vie d'une souris grise.

NATH. VOGEL

OÙ
LES
TROUVER ?

Fernando, tél. 657 29 52 — Xavier Crepin, 40 r. d'Eylau, 59000 Lille — ONURB (Bruno Rabourdin), 31 r. Chavez, 75016 Paris. Il fait fanzine P.L.G.P.P.U.R. — Solid Comix, alias Michel Pagnoux, 11 r. de la Tramontane, Opoul 66600 Rivesaltes, (Il a sorti un album couleur chez Futuropolis) — Bertrand Leconte, Bourg de Rieux, 56350 Allaire (mais vous pouvez le trouver dans n'importe quel fanzine de plus de deux pages) — Cécile Anguer, 8 sentier du Petit Buvier 92130 Issy-les-Moulineaux. Tél. 644 55 32 — Aspic, 82 r. Albert, Paris 13^e — Cicerone, 50 r. de Londres, à St-Georges, 89000 Auxerre — Piotr, il a sorti deux albums chez Maspero, essayez là-bas, 1 place Poinlevé, Paris 5^e — Charmal, alias Gueutal, 14 r. Girardet, 54300 Lunéville — Gilles Hoang, 17 r. St-Honoré, 78000 Versailles. — Luc Mahler, 1 av. des Peupliers, Le Vésinet — Pascal Doury, il édite « Elles sont de sortie », poste restante — Yves Cadeux, 23 av. d'Italie, Paris 13^e — Pailler et Coucho, Editions Dargaud, 12 r. Blaise Pascal, à Neuilly — Les frères Trigaux, 40 r. de Stalingrad, 93310, Le Pré St-Gervais — Pascal Meslet, tél. 745-07 88... et vous pouvez le retrouver dans « Plein pot ». — Tignous (dit Bernard Verlach), 3 av. Max Robespierre, 94140, Vitry S/Seine — Mathieu, tél. 281 57 65, ou écrire à l'Étudiant — Volny et Yebab-le-jeune, à Méfi, chez Daniel Rouge, 6 av. Favolles, 13004 Marseille — Strop, écrire à « Pour », 22 r. de la Concorde, 1050 Bruxelles — Petit-Roulet et Jean Caillon, à « La Gueule Ouverte », BP 26, 71800, La Clayette (si les dessins de Caillon parus dans ce numéro vous ont plu, sachez qu'il vend l'album entier pour 25 francs, par correspondance — Anne Lambert, tél. 543 32 89 — Pierre Tasso et Genevieve Hardy dont le fanzine « Ozone », 13 rue Paul Bert, 94700 Maisons-Alfort — Cervint et Phil, association « Limage », BP 205, 75221 Paris Cedex 05 (voir pub page 12) — J.P. Thomas, tél. 246 37 50 — Loustal, écrire à « Rock and Folk », 14 r. Chaptal, Paris 9^e — Nathael Vogel, 44 r. de Verneuil, 75007 Paris — Alain Garatin/Alia I.D.Coop. par « Ecoute s'il pleut », 49 r. Vercingetorix, Paris 14^e

Et voici quelques autres fanzines oubliés page 12, dans la panique : Toniz, 14 r. Rougemont, Paris 9^e — Loubot, chez Paul Lamontellerie, T.4. appt. 448, à Saïge Formanoir, 33600 Pessac. — Le Parapiège que illustre, atelier B.D. de la MJC de St-Gratien, 16 av. Casanova, 95210 — Le petit Laborieux (avec aussi plein de textes), 5 r. Marius Aulan, 92300 Levallois — Iriakahn : 24 av. de Suffren, 75007 Paris — Gelule : Mille-Club Vernouillet, le Parc 78540 Vernouillet — Darned, 4 r. de Capri, 75012 Paris — Ne pas dépasser : la dose Prescrire, MJC de Trinquex, 51430, 3 bis r. de la Paix — Tressaden : J.M. Richard, 6 rue du 24 Février, 441000 Nantes — Titre : J.P. Truxillo, 42 r. de la Tour d'Auvergne, Paris 9^e.



FONT ET VAL



photos Claude Goriand

S'il est des gens qui se sentent sur scène comme chez eux, on peut soupçonner Font et Val d'en faire partie, car vraiment, les trois heures pendant lesquelles ils occupent la scène dans cette MJC, on ne les a pas vus passer et on n'avait pas l'air d'être les seuls à en juger par les réactions dans la salle. Histoire d'être peinards et de s'empiffrer un brin, on est allé dans un restau afin de discuter le coup. Il est agréable, pour une fois, de tomber sur des gens qui n'ont pas de réponses toutes prêtes. Bonne et rare impression que de rencontrer des types pour la première fois et de sembler les connaître depuis longtemps.

— **Font et Val** : On vous voit partout, l'Olympia, le nouveau TDH, bientôt la Gaîté Montparnasse ! Ça marche bien pour vous ?

— **Font** : Oui, ça marche pas mal. On est même obligé de se limiter à dix galas par mois, sinon on n'a plus le temps de rien faire. Il faut que je m'occupe aussi du chalet près d'Annecy qui est une sorte d'école parallèle à la scène. Il dit qu'il s'agit en fait d'un « sympathique merdier ». Philippe écrit aussi, tourne parfois seul et veut prendre le temps de goûter à la vie.

— **Antirouille** : Comment expliquez-vous que vous remplissiez des salles alors que radio et TV vous boycottent... et pour cause ?

— **Font** : Parce qu'on a du talent ! Ha ! Ha !

— **Val** : Ouais, en fait, on n'a rien à foutre de tous ces guignols : (on s'en branle...), mais une partie de la presse nous a à la bonne. On nous annonce, on parle de nous...

— **Antirouille** : Le bouche-à-oreille doit aussi fonctionner, non ?

— **Val** : Oui, c'est vrai... En province aussi, les gens viennent nombreux. D'ailleurs, nous, on préfère tourner là-bas : on respire mieux. On sort d'une ville, hop voilà la campagne. Ici Paris, sa banlieue, c'est gris et tout, vous savez ce que c'est, quoi ! Nos projets immédiats, c'est de tourner en province et puis de rester un peu plus longtemps dans les endroits où l'on passe sinon on n'a le temps de rien voir ! Ouais, vasy, dis-le !

— **Font** : C'est pour avoir le temps d'emballer, quoi !

— **Antirouille** : Le sexe, ça a l'air d'avoir de l'importance. C'est quoi pour vous ? (question à 10 francs).

— **Val** : Bah, ça a autant d'importance pour nous que pour tout le monde. On en parle, voilà

tout ! On le dit dans un de nos sketches : « C'est facile de faire rire avec le cul ! », on ne s'en prive pas, c'est vrai, mais cela n'a rien de tendancieux.

— **Antirouille** (faisant ceux qui ne comprennent rien) : De l'humour à la Jean Rigaux ?

— **Font** : Ha ! Hah ! Rigaux ne fait que des sous-entendus, et c'est là où ça devient salingue. Nous, on appelle un cul un cul et nous n'en parlons pas qu'en dérision...

— **Antirouille** : Cette chanson, « Le vagin », c'est une chanson tendre...

— **Font** : Oui, c'est une chanson que l'on aime beaucoup. On ne l'a pas faite ce soir parce qu'on est un peu comme vous : on manque de place et trois heures de spectacle, ce n'est pas assez pour tout ce que l'on a à dire.

— **Val** : Aujourd'hui, les gens hésitent à prononcer certains mots de peur de paraître phallocrates ou anti-féministes, nous, on est là avec nos vieilles contradictions mais on se déballe, on dit ce qu'on a sur le cœur et si l'on va trop loin, c'est par accident, mais c'est assez rare... C'est aussi vrai pour le reste. L'image de Font le rigolo et Val le romantique a tendance à s'estomper parce que dans tout ce que faisons passer, nous essayons chacun de nous montrer tels que nous sommes sous nos différentes facettes.

— **Antirouille** : Vous vous situez sur un échiquier politique ?

— **Val** : Oui, mais on n'a jamais fait partie d'un mouvement quelconque. Se payer la tête du P.C. est presque désormais au goût du jour mais nous, on faisait déjà ça en 71. On le dit dans un monologue au sujet des élections en 78 : « La seule satisfaction d'une victoire de la gauche, c'est que ça serait une défaite de la droite... ». Les gens qui viennent nous voir ne sont pas dupes, on le sent à leurs réactions, ils se moquent de cette politique gauche/droite qui ne correspond à rien pour eux et que les médias voudraient leur faire digérer...

— **Antirouille** : Mais en assaillant tout le monde, jamais personne ne réagit mal ?

— **Font** : Pas vraiment, soit ils sont d'accord, soit ils préfèrent nous ignorer. Ce soir, par exemple, le régisseur de la salle qui est un militant syndicaliste et tout le tintouin a refusé de nous faire la sono et les éclairages. Ces gens-là savent qui nous sommes, ce que l'on dit et ça les gêne... Un des types qui s'occupe de la rubrique spectacle à « L'Humanité » nous connaît bien. Il vient presque à tous nos galas et il aime

bien ce que l'on fait, seulement, il n'en parle jamais...

— **Val** : Il faut dire qu'en fait, ce sont surtout les jeunes qui viennent nous voir et les jeunes se situent mal ou pas du tout dans tout ce qu'on leur propose. Ils ne voient donc pas trop dans quelle sorte d'action s'impliquer.

— **Antirouille** : Apathie ?

— **Val** : Pas forcément et ça nous prépare peut-être des jours nouveaux...

— **Antirouille** : Des ennuis avec le spectacle ?

— **Val** : Pas trop ! La pochette de Cabu pour notre disque nous a valu un procès avec les petits chanteurs à la croix de bois, que l'on a perdu. Résultat : 5 000 F de dommages et intérêts.

— **Font** : De toute façon, ça fait 2 000 ans qu'ils nous emmerdent...

— **Antirouille** : Vous gagnez beaucoup d'argent ? (hé hé).

— **Val** : Maintenant oui, on gagne notre vie et ça n'est pas très vieux. On prend 4 000 F pour un spectacle et un pourcentage si la salle peut accueillir beaucoup de monde. On dépense mal lorsque l'on tourne, en bouffe notamment... avant, on ne gagnait pas d'argent mais on bouffait bien quand même...

— **Font** : Le premier mois où j'ai été instituteur, j'ai passé mon temps à m'amuser comme un petit fou et ça m'a beaucoup surpris de trouver un chèque à la fin du mois... Aujourd'hui, c'est pareil et je suis aussi étonné de gagner de l'argent avec ce que je fais !

— **Antirouille** : Vous sortez un nouveau disque...

— **Val** : Oui. On a essayé d'y mettre plein de choses. On l'aime vraiment bien. Ecoutez-le...

— **Antirouille** : Ça s'appelle comment ?

— **Font** : « On s'en branle... à l'Olympia ! ».

**Propos déformés par
Arnaud Corbin et Hannibal**

Mi-juin, Font et Val silloneront la Bretagne. Puis du 25 juin au 4 août, ils seront à la Gaîté Montparnasse (c'est à Paris), à 22 heures.

Discographie : L'autogestion : Ecoute s'il pleut RCA PL 37253. Bander : Ecoute s'il pleut RCA PL 37145. On s'en branle : Ecoute s'il pleut RCA PL 37248.

Causez de Benoit Broutchoux à un vieux mineur du Pas-de-Calais. Ça va éveiller quelque chose en lui. Il va sûrement se marmer : « Ah oui, Broutchoux, un drôle de syndicaliste qui grimpaît aux réverbères pour haranguer le populo, et pis les flics le tiraient par les pieds... Ah ah, un sacré numéro, ché-là, un peu anarchiste, hein ? Non, je l'ai pas connu, c'était plutôt l'époque de mon père, moi j'étais tout mine, mais on m'a raconté... » Oui, un sacré zigle, le Benoit. Un anarcho-syndicaliste, un militant de la C.G.T. d'avant 14.

Mais ni la C.G.T. ni les anars ne se souviennent de lui... Faut dire que la C.G.T. a fait une croix sur sa jeunesse turbulente. Rangée des vélos, la C.G.T. Parlez donc un peu d'Emile Pouget, d'action directe, de sabotage et de grève générale à Georges Séguy, vous verrez sa trombine. Même chez les anars, Broutchoux n'a pas laissé de trace. Pourquoi ? Bah, tout simplement parce que Broutchoux n'était ni Bakounine ni Ravachol. Ni un théoricien, ni un dynamiteur, simplement un militant... Et une vie de militant anar, même tumultueuse, ça laisse moins de traces dans les mémoires que des bouquins ou des bombes. Pourtant, la vie de Benoit vaut le coup d'être connue. En raccourci, ça donne ça : né en 1879, à Essertenne, un petit village de Saône-et-Loire. Galibot aux mines de Montceau.

Blessé à la jambe à l'âge de 14 ans. Monte à Paris, turbine au chantier du métro, fréquente les anars. Retour à Montceau-les-Mines. Agitation, propagande, premières condamnations. Puis le service militaire, où il rôle Biribi. Interdit de séjour en Saône-et-Loire, Benoit s'installe dans le Pas-de-Calais. Devenu un des leaders du jeune syndicat des mineurs opposé au vieux syndicat pantoufflard du socialo Basl, député-maire de Lens. Les mineurs vont se couper en deux clans : Baslycoats contre Broutchoutards. Benoit dirige la grande grève qui suit la catastrophe de Courrières, en 1906. Son journal, « L'Action Syndicale », lui vaut procès, « damnations et peines de prison à la pelle. En 14, arrêté comme antimilitariste, envoyé sur le front d'Alsace. Gazé en 1916, réformé. L'après-guerre le trouve chauffeur de taxi à Paris. En 1934 le seul enfant qui lui reste, son fils Germain, est abattu par les flics. Un coup terrible pour Benoit, qui ne s'en remettra jamais. Il meurt en 1944 dans le Sud-Ouest, à Villeneuve-sur-Lot.

Ironie, les seuls qui aient conservé précieusement la mémoire de Benoit Broutchoux, sont ses pires ennemis : les flics et les juges. Rapports de police, procès-verbaux, compte-rendus d'audiences, voilà le genre de littérature qu'a suscité Benoit. Jusqu'à présent. Car maintenant, il va y avoir un bouquin à paraître en septembre aux éditions

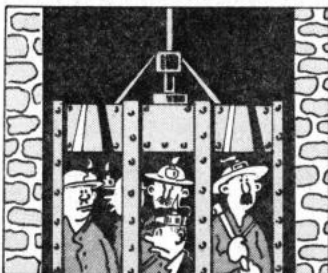
LE CRIME DE



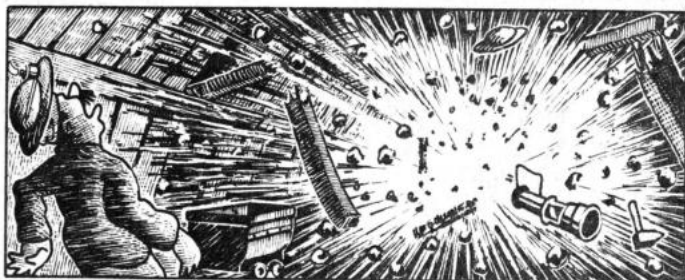
Samedi 10 mars 1906. L'aube grisâtre grimpaît au-dessus des coronas. L'équipe de jour remplait au turbin, et, par petits groupes, les mineurs se pointaient aux fosses de la Compagnie de Courrières - la 3 de Méricourt, la 2 de Billy-Montigny, la 4 de Sallaumines. A 6h moins le quart, le chef Porion Carrière et le délégué mineur Ricq jaspinaient avec l'ingénieur. Tous les



deux s'opposaient à la descente des gars du poste du matin. En effet, depuis plusieurs jours, un incendie faisait rage dans la veine Cécile, à 330 mètres sous le plancher des vaches. Les ingénieurs s'étaient contents d'emprisonner le feu par des murs de briques et de ciment. Ricq, lui, estimait qu'il fallait inonder la veine. Seulement voilà, pour cela il aurait fallu arrêter,



l'extraction pendant au moins deux jours. Arrêter l'extraction ? Impensable ! Les actions de la Compagnie ne grimperaient plus, les dividendes ne tomberaient plus dans les morlingues des gros vautours pansus. Pourtant, ce matin-là, ça sentait le roussi. Il risquait d'y avoir de la casse. L'ingénieur téléphona à Billy-Montigny, et le verdict de la direction tomba :



Ordre de descendre ! A 6h du mat, 1650 gueules noires s'enfoncèrent dans les trois puits. Une demi-plombe plus tard, un boucan terrible secoua tous les patelins environnants. Une déflagration effroyable venait de ravager 33 bornes de galeries, et 1101 pauvres bougres ne reverraient jamais le jour. Ce n'était pas un coup de grisou-Méricourt n'était pas

une fosse grisouteuse - mais une explosion, provoquée par l'incendie, des gaz délétères qui s'accumulaient dans les veines laissées en ride. La Compagnie ne se cassait pas le tronc à les faire romblayer, préférant utiliser tous les bras à gratter le charbon. La nouvelle se répandit à toute berzinger. Les familles rappliquèrent des coronas avoisinants : les sauve-



tages s'organisèrent. Quelques mineurs réussirent à se tirer par les puits 10 et 11, échappant à l'enfer. Ricq descendit avec quelques zigues, et réussit à ramener dix-sept gars en piteux état. Les ingénieurs, ces loquedus, s'étaient opposés à sa descente, et le directeur de la Compagnie, Lavours, lui avait bonni qu'il se lavait les pognes de la responsabilité de sa mort éventuelle...

Limage. Pas un monument pompeux de bronze et d'airain, plutôt un truc à la bonne franquette, pas très respectueux. La vie de Benoît en bandes dessinées, telle qu'elle aurait pu être racontée de son temps. Un bouquin qui montre ce qu'est en fait Benoît : un vrai héros populaire, un Pied-Nickelé au service de la sociale, qui fait tourner sergents et joueurs en bourrique. Les cognes viennent l'arrêter, aussi sec 1 500 badauds s'attroupent devant sa demeure : on veut l'alpaguer à la sortie d'un estaminet, il s'enfuit par derrière ; tous les pandores de la région sont à ses trousses, il vit peinarde chez lui, planqué derrière un faux mur.

Pierre Monate, autre militant de la C.G.T. d'avant-guerre, a bien défini l'esprit de Benoît Broutchoux : « Son anarchisme n'était pas doctrinaire. Il était fait de syndicalisme, d'anti-parlementarisme, de libre-pensée, d'amour libre, de néo-malthusianisme, et de beaucoup de gouaille. Pour tous, amis et adversaires, il était Benoît, Benoît tout court ».

Ce que vous allez lire est un chapitre extrait du bouquin. Un chapitre charnière : la catastrophe de Courrières. Un western social sous le ciel gris du Pas-de-Calais, avec... bon, puisque vous êtes déjà en train de regarder les images, je me tais.

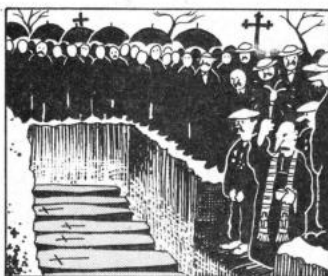
Phil



COURRIÈRES



Le lendemain, dimanche, il y avait un populo monstre aux abords des fosses et des corons. Néanmoins, la foule se tenait peinarde, encore sous le choc du drame. Lundi 12, la descente s'effectua normalement, malgré les tracts que distribuait le jeune syndicat : « Debout, et faisons respecter notre sang et notre classe ! ». Le mardi eut lieu l'enterrement des premiers corps. Sous



un ouragan de neige, les cercueils des machabes qu'on n'avait pu identifier, s'entassèrent dans la fosse commune. Lors de la cérémonie officielle, des petits merdeux des Jeunesses Catholiques portaient les cercueils, ce qui fit dire aux mineurs : « Ch'est des fils d'actionnaires qui apportent l'ouvrage d'eux pères ». A la tribune, on pouvait mater au milieu des curetons, des



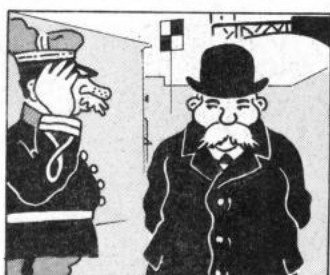
représentants de la gouvernance et du vieux syndicat, les sales bobèches de Lavaurs et Bar, l'ingénieur en chef. Le populo jusque là accablé et muet, se mit en pétard et empêcha l'ingénieur de jacter : « Qu'on l'enterre avec ! Jeter-le avec les cadavres ! Assassin ! A mort ». Et les bons bougres de s'époumoner : « Vive la révolution ! Vive la grève ». Le lendemain, brutale-



ment, les mineurs de Dougres, Ostreicourt et Courrières refusèrent de descendre. Le 15 mars, la grève déferla sur tout le bassin. Des groupes de grévistes allaient de fosse en fosse pour propager le mouvement. Lens et Liévin lâchèrent le turbin à leur tour. Seul Brusta resta jaune. Le Vieux Syndicat, houlé et dépassé par les événe-



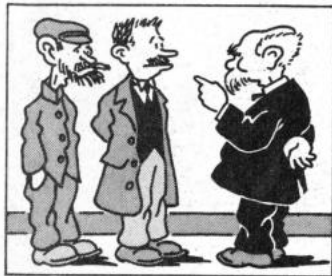
ments, réunit en toute hâte son bureau pour pondre une liste de revendications, sans demander d'ailleurs aux mineurs si ça leur chantait ou non. Pendant ce temps, le Jeune Syndicat nomma un « comité de la grève ». Broutchoux en faisait partie, ainsi que Monate qui avait rappliqué de Pantruche aussitôt la nouvelle de la Catastrophe connue. Benoît lança un slogan



qui allait connaître un sacré succès : « 8 heures - 8 francs ! ». Deux jours plus tard, Clémenceau, qui venait d'être nommé ministre de l'intérieur du cabinet Sarrien, se pointa à Lens. Un rapport du Commissaire spécial de Lens l'avait rancardé sur Broutchoux, signalé comme un agitateur important. Clémenceau rencon-



BROUTCHOUX ALPAGUÉ



ira d'abord Basly en loucadé, puis essaya de dégouter Broutchoux. Il n'y eut pas mèche de lui mettre la main dessus.

Finalement, le ministre dut se contenter d'une entrevue avec Monatte, Plouvier et Delacourt du comité de grève à la Maison du Peuple. Celui qui ne tardera pas à se surnommer lui-même «le premier filic de France»



donna l'assurance de ne pas envoyer la troupe. Le comité de grève jura que «son intention n'était pas de détruire les puits».

Le 18 mars eut lieu la première rencontre des syndicats avec les singes des Compagnies. Ceux-ci lâchèrent quelques chiures de mouches. Le lendemain, la grève continua à l'unanimité...



Le mardi 20, le Jeune Syndicat lança un appel à l'unité : «Nous rêvons à la formation d'un comité de grève avec Jeune et Vieux Syndicats», déclara Broutchoux. La réponse des baslycoys ne se fit pas attendre : «Que la Fédération Syndicale se débarrasse d'abord des parasites, c'est-à-dire des étrangers au monde des mineurs et des repris de justice, tel Broutchoux, ce gibier



de bague, vautour de l'Anarchie». Ce jour-là se tenait à l'hôtel de ville de Lens un congrès des délégués baslycoys des trois bassins. De leur côté, les broutchouards accueillèrent à la gare une anar venue de Pantruche, la citoyenne Sorgues. Au nombre de 2000, brandissant des drapeaux rouges, ils marchèrent ensuite sur la mairie cernée par une ribambelle de pan-



fores à cheval. C'est alors que notre ami Broutchoux se fit cravater par les bourres, avec la complicité des baslycoys. Ses poteaux se mirent à faire un raffut de tous les diables aujour de l'hôtel de ville, maintenant gardé par la troupe. A la sortie du congrès, il y eut un sacré foin : Beugnet et Evrard, du Vieux Syndicat, se firent

proprement casser la margoulette, malgré la présence des cogens. A Béthune, le 23 mars, Broutchoux se ramassa deux mois de cabane pour «violence à Agent et rebellion». Décidément notre poteau collectionnait les condamnations comme d'autres les étiquettes de calendes ! Une fois Benoît au trou, le Vieux Syndicat reprit du



poil de la bête, et la direction du mouvement réintégrer les siles pattes des baslycoys. Mais le 30 mars, un fait nouveau se produisit : treize survivants - treize morts-vivants - furent remontés à la surface, vingt jours après la catastrophe. La colère gronda : depuis le début des recherches, ces jean-foutre d'ingénieurs préféraient envoyer les équipes de

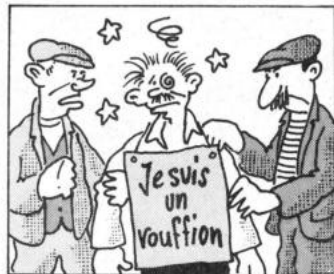
secours combattre le feu dans les veines riches, plutôt que de les employer à dégouter les pauvres bougres encore vivants... Bien sûr, depuis le jour terrible de la catastrophe, les chieurs d'encre des canetons bourgeois levaient les bras au ciel comme autant de bœni-oui-oui et invoquaient la fatalité. Ils tartinaient sur le «loisiant dévouement des ingénieurs, sur les bidules per-



fectionnés utilisés par les sauveteurs. Parmi ceux-ci, il y avait d'ailleurs tout une cargaison d'Alboches envoyés par le Kaiser pour épater la galerie. Pour rester dans les coulonnelles de même farine, il faut voir dire que la catastrophe faisait vibrer la corde sensible des pouffasses emperlées de la haute. Elles organisaient des ventes de charité et des guguiletons au profit des



L'EMEUTE ECLATE A LIEVIN



familles des victimes ! La belle affaire, Ah ouiche. Ça commençait à bien faire, foutredieu ! Depuis plusieurs jours, on sentait qu'il y allait avoir du vilain. Déjà plus d'un jaune s'était fait rosser par les grévistes. Eux zigues baladaient les rouffions avec des pancartes «Internationales», histoire de leur passer l'envie de



trahir les camaros en allant suer pour les singes des houillères. Et le 30 mars, à Hénin, ça tourna au vinaigre - un jaune buta un gréviste au cours d'une bagarre. Si les rouffions n'étaient pas intervenus, le rouffion aurait passé un sale quart d'heure !

Dans toute la région s'installa un climat de guerre civile. Les pandores juchés sur leurs canassons patrouil-

laient sans cesse, les estaminets étaient bouclés à 9 heures du soir. De leur côté, les grévistes fichaient par terre les grilles installées autour des corons par les compagnies ; des voies ferrées étaient dynamitées, des fils de fer tendus pour empêcher les charges des dragons. Et les négociations piétinaient toujours.



Le 5 avril, le dernier rescapé, Benthon, fut tiré de la mine. Des tas de machabédes pourissaient encore dans les galeries. Les manifestations de femmes pour exiger la remonte des corps prirent une ampleur incroyable. Ce jour-là, elles esquintrèrent des ingénieurs et balancèrent des pierres sur deux biffins qui gardaient la fosse. L'état des cadavres de certains mineurs prou-



vaient qu'ils avaient calenchés bien après la catastrophe.

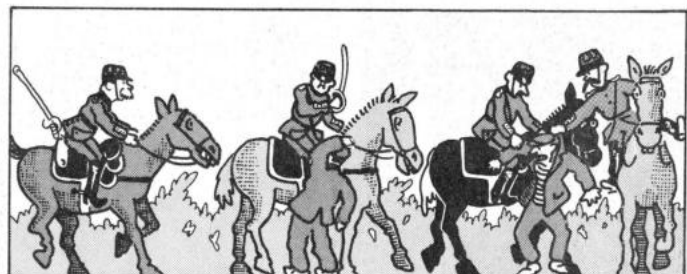
Le 6, la grève était maintenue : les délégués exigeaient 7F 18 par jour, sans prime, les compagnies ne voulaient cracher que 4F 80, plus 1F 92 de prime.

Le 14 avril, une nouvelle entrevue Syndicats-Compagnies eut lieu à Pantruche, au ministère des Travaux



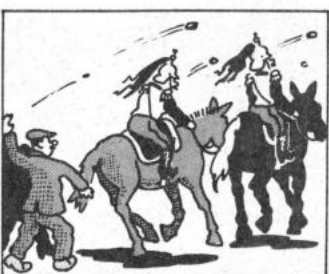
Publics. Résultat : nib, que dalle et peau de zébi. Deux jours plus tard, pourtant, une Compagnie, celle de Marles, lâcha le morceau et accorda 7F 24 par jour à ses ouvriers. Alors, le 17 avril, le couvercle de la marmite sauta...

A Liévin, l'éméute éclata le matin du 17. La caserne de la maréchaussée fut lapidée par une foultitude en fu-



reur : on retira de la cour plus de trois brouettées de cailloux ! Des renforts radinèrent en toute hâte. Les dragons et les bourres, montés sur leurs moteurs-à-croton, épingleaient trois ou quatre grévistes. Le populò, bougrement échauffé, se mit à faire un sacré chambard pour exiger la libération des prisonniers. Ce lavedu de Lamendin, le député-maire social de Liévin,

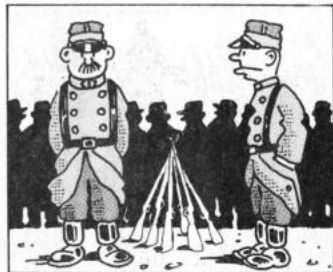
se pointa sur ses entrefaites pour arrondir les angles. Mais les bons bougres ne s'en laissèrent pas conter, et gueulèrent de plus belle : «A bas les pandores ! Vive la grève ! Il nous faut les prisonniers ! Qu'on tire sur nous, nous ne bougerons pas !». Ça chauffait ! Le Préfet et un galonné vinrent voir de quoi il retournait... finalement, les prisonniers furent relâchés histoire de



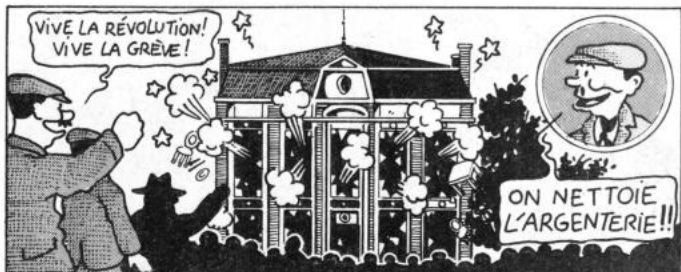
calmer les bons lieux. Mais les gars des mines, jusqu'alors réputés pour leur docilité et leur fatalisme, avaient bouffé du lion : les moutons étaient devenus enragés ! L'échauffourée continua, et on vit même les dragons et les cagnes se débiter à bride abattue devant les grévistes déchainés ! Pendant que se déroulait tout ce schproum, des manifestants mirent à sac la cam-



MORT DU LIEUTENANT LATOUR



buse d'un jaune, transformant son mobilier en cure-dents et lui barbotant sa vaisselle. Le lendemain, 18 avril, Liévin se réveilla en état de siège. Des trouffions du 3ème génie d'Arras, des cuirassiers et des dragons s'étaient ramenés à toute pompe pendant la nuit. A midi, après avoir cassé les carreaux des baraques des ingénieurs et des chefs de service, les grévistes de



Liévin marchèrent sur Lens. Ça allait barder ! Au nombre de 12.000, les camars prirent d'assaut la galbeuse cambuse de Reumaux, Directeur Général des mines de Lens. Les bons fieux défoncèrent la grille d'entrée du château, et le mirent à sac. Les fenêtres furent pulvérisées, les meubles réduits à l'état de sciure, et la vaisselle à celui de verre pilé... Quand il fut mis au par-

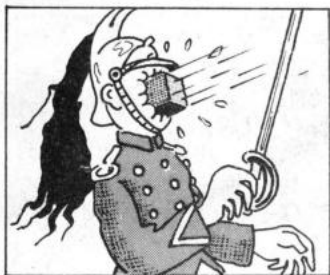
fum, Broutchoux, toujours en taule, trouva l'histoire épastouillante : « On nettoie l'argenterie... », rigola-t-il ! Cependant, cinquante gendarmes vinrent délivrer la mère Reumaux, barricadée dans sa cuisine et chiant dans ses jupons en assistant à la razzia de sa bicoque. Puis arriva un détachement de troubados du 73e d'infanterie. Ça cogna dur, et sept zigues furent alpagués.



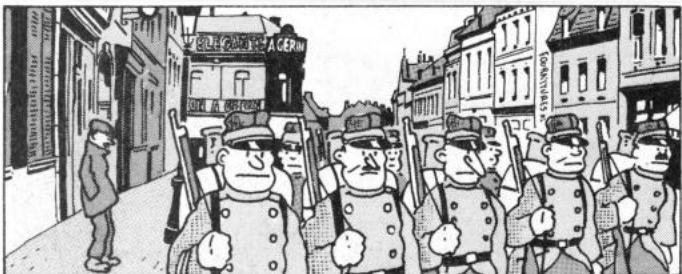
.Ce crapulard de Basly ramena sa grande gueule pour prêcher le calme, mais cela fit autant d'effet que s'il avait pissé dans son melon. Les bons bougres déparèrent les rues voisines, tendirent des fils de fer et des chaînes pour empêcher les bourrins de passer, bloquèrent la voie ferrée... A 15h, une barricade fut élevée. Les grévistes flanquaient des cailloux du haut



d'un pont sur le trognon des argousins. A 16h, les rues étaient barrées par les cuirassiers et les dragons... Un quart d'heure plus tard, les manifestants tentèrent de forcer le barrage de la rue Arthur Fauquey. Les dragons chargèrent, brandissant leurs coupe-choux. Et c'est alors que Lautour, un lieutenant du 5e Dragon se ramassa en pleine poire un énorme paveton, et resta



raide sur le carreau. Il devait calencher dans la nuit. Lautour escouffé, le colon ordonna à ses troubados de déloger les grévistes qui tenaient le pont. Les biffins mirent baïonnette au canon. Une sommation, deux sommations. Les leblés se pointèrent sur le populo... les trouffions commencèrent à avancer... pas à pas, les bons bougres recu-



lèrent. Finalement, la foulitude se dispersa, sans que le rasing n'ait coulé à nouveau. Clémenceau débarqua à Lens le soir même. Ça sentait bougrement le roussi. Le lendemain, le Vieux Syndicat colla les événements de la veille sur le dos des broutchoutards... Ça chauffait toujours à Liévin, ainsi qu'à Anzin et Denain. Cependant, des troupes,

radinaient de toute part : le 21 avril, il y avait 22.000 bidasses dans le bassin minier, soit une proportion d'un biffin pour deux grévistes.

La répression alla bon train. On commença par perquisitionner chez les anars, soi-disant pour dénicher de la bimbeloterie fauchée chez Reumaux. Puis, le 23 avril, le Parquet de Béthune inculpa plusieurs bons bougres,



dont Pierre Monatte, de « menées anarchistes ». Le plus cruguignolet de l'histoire fut l'artoulopie qu'imagina Clémenceau : Il prétendait avoir dégoté un « complot » tramé entre des militants de la C.G.T. et les bonapartistes, et il affirma que Pierre Monatte avait palpé 75.000 francs du Comte Durand de Beaugard pour flanquer la pagaille dans le Pas-de-Calais.



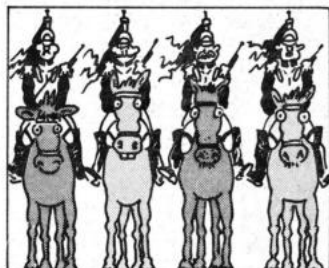
PANIQUE DANS LA HAUTE



Les broutchoutards une fois à l'ombre, le mouvement s'effiloche. Les négociations reprennent, et après quelques nouvelles concessions des compagnies, les mineurs retournèrent peu à peu au turbin, fosse après fosse. Le 6 mai la reprise était générale. La lutte des mineurs se terminait en eau de boudin au moment même où les autres corporations, sous l'impulsion de la C.G.T.,



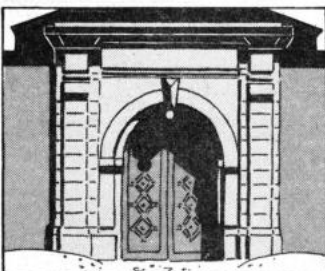
entraînèrent dans la bagarre pour les huit heures de boulot maximum. Le 1er mai 1906 devait être le point culminant du schproum. Les bourgeois de Pantruche en chièrent dans leur bédard : ils croyaient dur comme fer que la révolution, la Sociale, le grand Chambard général auraient lieu le 1er mai. Les parisiens se mirent à stocker des conserves. Dans le XVII^e, on transforma



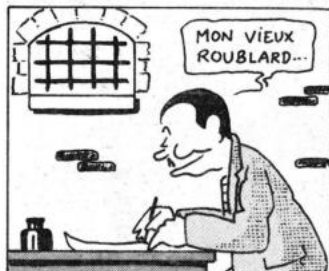
les baignoires, en viviers et les chambres de bonniches en poulailler. Le 30 avril, Clémenceau, qu'on surnommait déjà « Césaire » et « le dictateur », fit épingle les leaders de la C.G.T., dont Victor Griffuelhes. Le lendemain, à Paris, ce fut l'émeute. 60.000 biffins, curassiers, chasseurs à cheval et dragons cognèrent et sabrèrent le populo. Il y eut des barricades dressées, des



omnibus flanqués par terre. Huit-cents grévistes au violon. Deux machabées. La grève toucha tout le pays, toutes les corporations, à l'exception des mineurs du Pas-de-Calais qui sortaient d'en prendre... Pendant ce temps, notre amiche Benoît Broutchoux moisissait toujours au ballon, comptant et recomptant les cancrélats au plafond de sa cellule. Pour tuer le



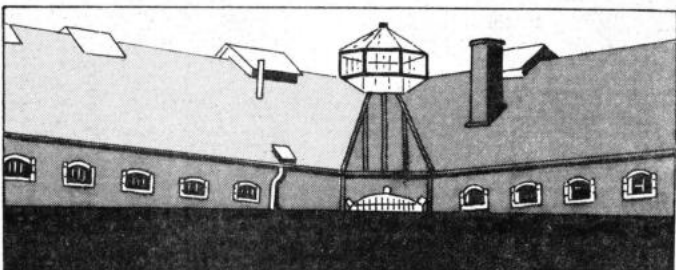
temps, il envoyait des bafouilles à ses poteaux, et aussi à ses ennemis, témoin celle qu'il torcha pour Basly sous le titre « Première lettre d'un emprisonné à un emprisonneur » et qui commençait ainsi : « Mon vieux roublard, si les poètes ont le droit de tutoyer les rois, à plus forte raison des gens du peuple souverain doivent avoir le droit de tutoyer leurs valets », et il signalait :



« Benoît Broutchoux, villa des mille-bareaux, près Béthunes. Benoît publia également dans « l'Action Syndicale » du 13 mai 1906 une journée d'un détenu politiques qui vaut son pesant de nougat : « Dring ! Dring ! c'est le réveil... Je me lève, les pieds sur la descente de lit qui se trouve être en macadam. Dans les autres chambres, il paraît que les tapis sont en



vulgaire ciment. Jonc je suis favorisé. Je ne suis pas détenu politique pour rien. J'ouvre la fenêtre sans toucher les rideaux parce qu'il n'y en a pas. « Jeudi dernier, d'aimables camarades sont venues me voir. Elles m'ont dit que j'engraisais comme une fiancée arabe, ce qui m'a ennuyé car je ne pourrais plus courir si vite quand « Mimiles » (Emile Basly) met-



tra ses argousins à mes trouses... « Couché, je compte comme le soldat, j'ai déjà fait quarante-sept jours. Il m'en reste encore treize. Je m'endors. Je rêve. Je suis sur une barricade... et je murmure : Tombez, tombez vieilles barrières, Au jour sacré de la raison. Tombez, préjugés et frontières, Avec la dernière prison. Et j'ajoute : Pourvu que je ne sois pas dessous... Signé : Benoît Broutchoux - Pension bourgeoise, chambre 29, sous le haut patronage du Gouvernement, 2, rue d'Aire, à Béthunes. »

spécial seul,seule

COPAIN. Toi la lycéenne qui parcoures solitaire le monde, en quête d'amitié. Tu peux fermer les yeux, et t'assoupir. Car je veux te l'offrir, mais qui ne suis ni tout à fait marginal, ni tout à fait poète, mais peut être le copain que tu cherchais. J. Yves Auffret, PR Melun 77000.

IMPATIENCE. Réponse à impatience, je peux t'aider à trouver ce que tu cherches. Je suis prêt à te voir quand tu le veux. Marc Dworkin, PR principale, 92290 Hardy Bagneux.

LYON. Jeune poète, 24 ans, projet théâtre, cinéma, aimant nature et animaux, recherche amie sœur et corps frère pour amour sans limite. Aimerais rencontrer Marc Latour et Bernard Virel de Lyon. Philippe Muraton, PR Lyon Prefecture, 150 rue Pierre Corneille, 69603 Lyon.

TELEPHONE. J'attends près du feu de la cheminée, que le téléphone sonne... J'attends près de ma fenêtre une voiture qui ne veut pas démarrer... J'attends sous la pluie qui mange mon visage, je t'attends Doris, je t'ai écrit, j'ai besoin de toi... Sophie de Cal.

ECRIS... J'espère pouvoir lier amitié sincère et peut-être avec un garçon de 20 ans, si tu es seul et espère aussi, écris-moi. L. Rude, PR 93300 Aubervilliers Principale.

FLIC. Perdu dans la ville, murs de béton, LHM mirador-flic. Un flic au café des Sports, concert KCP-rock, frustration, odeur de cuir, petite frappe qui dépouille. Santiago perfecto, rockie gominia whap dou whap Flash Harley angel's. Fumette, branelle, ennui, la vie passe. Hey mec, si on essayait de vivre nos fantasmes sans se faire chier. On s'arrache sur nos mobs chopper et on file droit sur les étoiles. Si tu aimes, tu viens. Un baba speedy-rocky et homo (merde alors...) Richard Mangin, PR bureau 72, 75014 Paris.

EURASIEN ? Deux mains du soleil, musique, tendresse, plein la tête, offre l'aventure, la nuit, l'amitié, rêves balades, voyages à fille sympa, pas pourrie, pas bloquée dans les 04, 05, 06, 13 ou ailleurs. G. Hoareau, PR poste place Grimaldi, 06000 Nice.

GENTIL. Réponse à Sylvie, j'ai 22 ans, je suis très gentil et très seul et j'aimerais te connaître, j'attends une réponse. Marc Boulanger, PR principale, 94230 Cachan.

CHATON. D'accord pour aimer ce petit chaton appelé Sylvie dans Antirouille de mars n° 35. Michel Bady, PR principale, 94230 Cachan.

PARIS. Jeune femme, 21 ans, aimerais rencontrer garçons et filles de 20 à 23 ans, en vue lier amitié, habitant Paris ou région parisienne. Maleka Fazelehoussen, PR principale, 94130 Nogent sur Marne.

TENDRE. Jeune homme, 19 ans, cherche amitié sincère et durable avec garçon jusqu'à 25 ans, affectueux et tendre. Si pas sérieux s'abstenir. Christian Labbe, PR principale, 6800 Bertrix, Belgique.

CEUR. Humble Sylvie, JH 21 ans, étudiant sympa, franc, joyeux, serait prêt à te donner également son cœur. Habite Lille le WE. Alain Hage, PR principale, 59210 Coudekerque Branche

RENNES. Pour le Breton seul dans la grande ville, j'habite à 10 km de Rennes et si tu veux m'écrire, on pourrait se voir après, please, écris-moi ! Que je n'ai pas foutu mon adresse pour rien ! Isabelle Maillocheau, PR principale, 35650 Le Rheu.

SINCERE. Fille, 18 ans, brune, aimerais correspondre avec JH de 18 à 21 ans aimant la disco, la moto, le ciné pour lier amitié sincère et plus peut-être. Catherine Charles, PR principale, 92350 Plessis Robinson.

PASSIONNEE. Je suis blonde, féminine, jeune, long cheveux. Je suis lesbienne et n'attends plus que toi, fille charmante et douce, vraie et entière avec toi et avec les autres, que tu sois lycéenne, à la fac ou que tu ne fasses rien, si tu es romantique et passionnée alors rencontre-moi. Brigitte Legros, PR annexe 192 Courbevoie.

LOGEMENT ? Paris, JH cherche JF toute origine, majeure pour partager amitié, tendresse ou plus. Logement possible. J. Antier, PR 18, Bd Bonne Nouvelle, 75010 Paris.

SYMPA. Si tu es une jeune fille sympa (et majeure !), décontractée, écris-moi j'ai 26 ans et aime la littérature, la musique, les voyages. M. Mousset, PR principale de Maisse, 91 Maisse.

ROUILLE. Je me rouille d'ennui de cette solitude qui me ronge, y aurait-il de vrais amitiés sympas assez jeunes dans ma région ou pas alentours pour vivre une profonde amitié sincère et durable, j'ai 20 ans, sympa et sportif. Pensez à m'écrire, je vous répondrai à tous, Michel Thorat, PR principale, 42300 Roanne.

BOULOGNE. J'ai 19 ans et je viens de déménager à Boulogne. Je m'ennuie car je ne connais personne. Antirouillais et Antirouillaises du coin, faites moi un signe. Le ciel changera de couleur. Edgar Gomez, PR Honfleur 14600.

COMPREHENSION. JH, 28 ans, désirerais correspondre avec boys, j'aime beaucoup la vue de mer, amitié et compréhension. A vos stylos ! Salut. M. Gauthier, PR principale La Garenne Colombes, 92250.

PERSONNE. Je suis un mec de 22 ans qui s'ennuie à en mourir, je ne connais personne et n'arrive pas à en connaître car je n'ai pas la communication facile, qui pourrait m'écrire, cela me ferait du bien. Je répondrai à tous ne pas passer. Jean Michel Olive, PR principale, 92700 Colombes.

BOITE. 20 ans, seul, recherche ami pour partager sorties cinéma, boîte, tendresse. Aged de 25 à 40 ans. Alain Hacher, PR principale du 10ème, 75010 Paris.

MAIN. Si tu es sincère, pas encore pourri. Si tu aimes la vie pure et simple, tends moi la main. Victime de sa sensibilité et d'un ralli bob intensif ! Sonia Le Gallou, PR principale, Orgue Gabeir.

DOUX. JH, 23 ans, timide et seul, cherche JF 20-23 ans aimant ciné, balades, discussions, je ne suis ni beau, ni laid, mais doux et sincère, qui viendra par son amour et sa tendresse me redonner goût à la vie. Vie à deux possible par la suite. François Daubert, PR 67 Paris.

LASSE. 24 ans, lassé de vivre seul dans un univers sans soleil, cherche jeune fille 20/30 ans pour rayonner enfin d'amour. Christian Boissin, PR principale, 38100 Grenoble.

« MOI ». Je réponds à l'Impossible, toi qui à 18 ans et demi et qui n'y croit plus, écris-moi, je te ferai découvrir ce que tu appelles l'impossible. Thierry Parnis, PR principale, 38550 Peage de Roussillon.

MAREE ? des parents, du lycée, de cette société pourrie, si comme moi tu as 16 ans, tu es révoltée, tu es seules dans ton coin, tu habites Paris, alors écris : Gérard Gernigon, 30 av de la porte St Ouen, 75017 Paris.

Sommaire

On arrête, sans déconner, on arrête!!! p.2 à 12

Courrierp.13

Musique, spectacle p.14 à 25

BD: ils nous doivent tout!p.26 à 31

Interview: Font et Valp.32

BD: Benoit Brouchoux:
le crime de Courrières p. 34 à 39

Petites Annonces p. 40

COPAIN. Ça te plairait d'avoir un Antillais de 19 ans comme copain ? Tu es une fille alors, écris moi Joseph Gouala, PR principale du 6ème, Marseille.

UN AUTRE. Je suis un jeune mec et j'en rencontre bien un autre. Conditions : avoir envie de prendre son pied et accessoirement être homo ou bisexuel. François Branchon, PR principale, 09160 Prat et Bonrepas.

BETISE. Suite à une bêtise de jeunesse, je me retrouve en prison, j'ai 19 ans, je n'ai ni cigarettes ni rien d'autre dans ma cellule. Je répondrai à tous et à tous. Didier Grimsud, 7 av des Peupliers, Bat D2 n° 78857, 91705 Fleury Mérogis.

TOUT PLEIN. Je cherche des amis, tout plein, surtout homos. Sympas et doux. Amitié sincère fortement désirée. Angelier, PR Lyon Villette, 71 rue E. Richier, 69603 Lyon.

CINEMA. J'en ai marre d'être seul et aimerais rencontrer garçons et filles pour sortir, aller au cinéma. J'ai besoin de voir du monde, parler de tout et de rien, enfin parler. J'aime bien parler de la musique rock. Benoit Virey, PR 110, 53 rue de Rennes, Paris 75006.

UN PEU. JH, seul, plus de parents, n'ai aucune correspondance, suis seul entre quatre murs, besoin d'un peu d'amitié et de courrier. Aged 28 ans. Réponse assurée. Gérard Berthomieu, PR principale, 35000 Cartier Rennes.

MARS. Tu as 18 ans et demi, ton annonce est parue en mars, tu recherches l'amour d'un garçon. Non ce n'est pas impossible. Vincent de Lacroix, PR principale du 20ème 75020 Paris.

TETE CHERCHEUSE. Je passe et je suis... Extra terrestre à tête chercheuse parachuté sur la terre pour exprimer sa façon de penser (of sur des riens et sur toutes choses qui se passent...) C'est selon le temps qu'il fait. Et, mais cela va de soi, si tu le lui demandes. Ecrire Pierre Adam, PR principale du 7ème, Marseille 7ème.

ECHANGE. Jeune homo désire offrir et échanger ses plaisirs avec personnes qui en veulent vraiment. Bernard Senuit, PR principale, 95100 Argenteuil.

TOUT POIL. Excédé par les baiseurs de tout poil, homo, 21 ans, cherche à construire autre chose avec jeune homo affranchi de tous les tabous qui régissent autour de nous et en particulier dans le milieu homo. Jean Philippe Rolland, PR 66, 75014 Paris.

SEULE. Si tu habites toute seule, tu manges toute seule, tu dors toute seule, ce serait tellement plus facile à deux ! Alors si tu veux partager tout ça ? Si tu as entre 19 et 23 ans. J'ai 29 ans, très seul et timide. M. Daubert, PR 67, Paris.

S'AMUSER. JH cherche JF (genre hip, 18 ans), pour lier amitié ou amour. Pourquoi pas ? Intéressé par musique, artisanat, bateaux, voyages, et autres que météo, boulot, doct. Donne moi un rendez-vous à Cholet, un dimanche. Répondre par annonce en l'adressant à Marco.

AMERIQUE. Nathalie, 15 ans, cherche correspondant(e)s américain(e)s du même âge environ pour lier amitié. Aime danser, ciné, humour, moderne, romantisme, D. Hamilton, mode. Réponse assurée. Nathalie Mariani c/o Pinchem, 177 av Gustave Delory, 59100 Roubaix.

FRAICHEUR. Tu es très solitaire, très affectueux, très ouvert à tous les problèmes de la vie, à la recherche d'un peu de fraîcheur morale, alors écris moi vite... Digoon M. Poste restante, Rondelet, 34000 Montpellier.

Qui participe à ce numéro ?
L'équipe permanente : Jean-Luc Bernadim, Patrick Benquet, Arnaud Corbin, Hélène Delebecq, Philippe Foucaud, Claire Lapert, JH Mahier, Viviane Mahier, Gérard Mathieu, Valérie Parlier, Yves Riesel, Pascal Trioux.

Qui également participe à ce numéro ?
Jean-Louis Barraud, Gilles Barthelémy, Franck Bergant, Christophe Blanc, Claire Chassagnat, Amélie Chouhagne, Hanneli Pratt Delamarre, Claude Dordard, Denis Fritaghe, Patrick Ruel, Quentin Sauter et D.D.
Jean Caillon, Gita, Irfuel, Loutal, Gérard Mathieu, Tringaux, Gilles Hoang, Cecile Anguier, Elicentire, Volzy, et Farnade.

Imprimeries : Eutropin, Choisy-le-Roi (couverture) et Rotographe Montreuil (Tel 068 23 28).

Redaction-administration : 2 square Petrelle, 75009 Paris. Tel 878 40 53 et 526 84 79.

Diffusion N.M.P.P.
Edité par la SABL Antirouille RC Paris 75-14 7082.

Directeur de la publication : Patrick Benquet. Loi n° 49956 du 17/49 sur les publications destinées à la jeunesse. N° de commission paritaire de presse : 87067.

Comité de direction : Patrick Benquet, Hélène Delebecq, Viviane Mahier (associés).

Dépôt légal à la date de parution.